SEMESTRIEL, MAI 2024, N° 15

AU FIL D'AHUNTSIC BORDEAUX ET CARTIERVILLE

Société d'histoire d'Ahuntsic Cartierville

La photo en page couverture de cette édition
Jeunes filles jouant au tennis, sans date, Fonds d'archives de la CECM,
Fonds nº 620 École Sophie-Barat, Centre de services scolaire de Montréal.

Société d'histoire d'Ahuntsic Cartierville

Au fil d'Ahuntsic, Bordeaux et Cartierville
Publié par la Société d'histoire d'Ahuntsic-Cartierville
10125, rue Parthenais, espace 206, Montréal, QC, H2B 2L6

Jacques Lebleu, président et coordinateur du bulletin, presidence.shac@gmail.com
Valérie Eme, vice-présidente, communications.shac@gmail.com
Martin Rodrigue, sauvegarde et mise en valeur du patrimoine, patrimoine.shac@gmail.com
Lise Ouellet, secrétaire, secretariat.shac@gmail.com
Benoit Lefebvre, trésorier, tresorerie.shac@gmail.com

patrimoine

histoire

documentation

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés. Dépôts légaux à Bibliothèque et Archives nationales du Québec & Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Au fil d'Ahuntsic, Bordeaux et Cartierville / Variante de titre : Au fil d'ABC

Version papier, mai 2024, ISSN 2562-458X

Impression : Copiecentre Fleury, mai 2024

Version en ligne, à compter de la fin de juin 2024, ISSN 2562-4598

Révision typographique pré-presse : Séverine Le Page, Paginations

Les auteurs sont seuls responsables du contenu de leurs textes. Ceux-ci ne constituent pas une prise de position de la SHAC.

Dans cette édition

Page 4 **Société d'histoire d'Ahuntsic-Cartierville en mouvement!**
Jacques Lebleu

Patrimoine historique du Sault-au-Récollet

Page 6 **Du haut de ce clocheton**
Petite histoire d'une restauration
Sylvie Drolet

Page 9 **La Belle Centenaire**
Diane Bolduc

Page 14 **Une victorienne bien cachée**
Céline Ménard

Page 17 **La Halte de La Visitation**
Extrait des *« Secrets d'histoire à l'église du Sault-au-Récollet »*
Patrick Goulet

Page 22 **Le petit gigueur.** Quel sens donner au *« bonhomme dansant »?*
André Campeau

Page 26 **Le Calvaire de la Visitation**
Entre contemplation, beauté et mystère
Jocelyn Duff

Dans les journaux

Page 24 **La Compagnie des Boulevards de l'Île de Montréal**
Réclame publicitaire parue en 1907
The Standard

Chronique Sauvegarde et mise en valeur du patrimoine

Page 29 **Printemps des commémorations Printemps du patrimoine *Vers 2026***
Martin Rodrigue et Valérie Eme

Chronique du GUEPE

Page 33 **Jardin d'été**
Favoriser les espèces indigènes pour la biodiversité
Julie Faure

Cartographie

Page 36 **Retrouver les lieux des passages**
Jacques Lebleu

Cultures

Page 38 **Cartierville 1954-2024**
Du Parc Belmont à un projet de Quartier culturel
Jacques Lebleu

Page 42 **L'écriture migrante de Caroline Dawson et Elkahna Talbi**
Passages dans Ahuntsic
André Campeau

Photos: Valérie Eme, Jacques Lebleu (SHAC), Nora Azouz (JDV) et Dan Villeneuve

Société d'histoire d'Ahuntsic-Cartierville en mouvement!

Jacques Lebleu
Président de la SHAC

Voici quelques moments forts de la vie de la SHAC au cours du premier semestre de 2024. De haut en bas, colonne de gauche suivie de la colonne de droite:

1. **Le 27 janvier** : participation de la SHAC à la Rencontre régionale de Montréal de la Fédération histoire Québec
2. **Le 28 janvier :** programme double pour les membres de la SHAC. Visite guidée du Mile End et du Musée du Montréal juif , une proposition de Stéphane Tessier.
3. **Le 8 mars :** la SHAC est présente à la marche du Centre des femmes solidaires et engagées jusqu'au Centre communautaire Ahuntsic dans le cadre de la Journée internationale du droit des femmes.
4. **Le 10 mars :** dans le cadre de sa programmation publique, la SHAC présente un spectacle de ***La petite veillée***, duo composée de Paul Monette et Diane Boldduc, à la Maison du Pressoir.
5. **Le 14 mars :** assemblée générale annuelle au Collège Mont-St-Louis. Le conseil d'administration remercie chaleureusement les membres qui ont répondu depuis à notre appel pour former une comité de bénévoles!
6. **Le 16 mars :** première activité publique de la SHAC au Centre culturel et communautaire de Cartierville (4C). Geneviève Senécal et Jacques Lebleu présentent la conférence *À la recherche du ruisseau Raimbault* devant une salle Charles-Daudelin comble.
7. **Le 17 mars :** un beau contingent d'Ahuntsic-Cartierville assiste au lancement du magnifique livre *Les peintres de la Montée St-Michel* de Richard Foisy. La SHAC, la Société d'histoire du Domaine de Saint-Sulpice (SHDSS)et les Amis du village historique du Sault-au-Récollet (AVHSR) sont représentés. Nous voyons sur la photo Mme Émilie Thuillier, Mairesse de l'arrondissement, Martin Rodrigue, Diane Archambault-Malouin, Stan Kwiecen et Claude Lalonde.
8. **Le 1er mai** voit le retour des Rendez-vous citoyens du *Journal des voisins*. Claudine Déom, professeure à la maîtrise en aménagement, option Conservation du patrimoine bâti à la Faculté d'architecture de l'Université de Montréal, répond aux questions de la journaliste Marie-Hélène Paradis. Jacques Lebleu présente un historique du site du couvent des Dames du Sacré-Cœur et de l'école Sophie-Barat.

Du haut de ce clocheton…

Petite histoire d'une restauration

Texte et photos
Sylvie Drolet
Directrice générale, Collège Mont-Saint-Louis

Il a fière allure le clocheton qui surplombe la Maison Saint-Joseph. À cette hauteur, il dialogue avec les clochers de l'église de La Visitation. Depuis plus de 170 ans, il a vu se construire un village, se déboiser les terres puis s'ensemencer les champs de pierres et de briques, se tracer des routes et un pont, se dessiner une ville.

Il est aux premières loges pour voir se former les nuées et s'abattre les orages, il brave les intempéries, offrant un perchoir aux oiseaux de passage.

Il a porté puis laissé échapper sa croix, pour enfin la retrouver. Il a abrité sa cloche, puis l'a perdue à jamais.

Juché sur la toiture de la vieille maison, il a été le témoin privilégié d'un temps long, que la vie de ses occupants ne suffit pas à embrasser. En sa jeunesse, il a sonné les moments forts de la vie du noviciat des Jésuites.

Dans le respect du passé

Toute entreprise de restauration est une adresse au passé, formulée avec curiosité et humilité. Il faut se mettre à l'écoute du bâtiment, l'amadouer pour en comprendre les secrets, faire parler la pierre, le mortier et la tôle, en saisir l'âme.

Le temps a fait son œuvre, mais l'ouvrage a su traverser les âges. Par quelle humaine maîtrise? Par quelle grâce?

L'architecte se fait détective, à la recherche d'un savoir, d'une trace laissée par les artisans d'origine. Il pose un regard attentif et passionné sur le précieux héritage pour lui redonner vie, pour le mettre en valeur. Des indices se cachent aussi derrière le geste d'un restaurateur qui, par ignorance, négligence ou nécessité, aura tenté plus ou moins adroitement une réparation plus ou moins heureuse.

Au service de l'œuvre

L'architecte et le maître d'œuvre doivent s'entourer des meilleurs artisans, qui partagent avec eux l'amour du patrimoine et qui ont préservé certaines pratiques du compagnonnage d'antan. Ils ont comme atouts la connaissance parfaite du matériau, la précision du geste, le souci de la finition, l'amour du travail bien fait et le sentiment de participer à une œuvre plus grande qu'eux.

La Maison Saint-Joseph, entre autres particularités, est dotée d'un toit à double pente à couverture en écailles et d'un toit mansardé à baguettes, tous deux percés de jolies lucarnes. Il faut bien comprendre le comportement de l'eau, de la neige et de la glace sur la tôle, en deviner les mouvements et l'impact sur la toiture.

Avant de retirer la couverture, il faut sonder la structure, évaluer la résistance des matériaux, interroger la mise en place des tuiles de tôle. À la lumière des connaissances actuelles, doit-on tenter une intervention additionnelle? Doit-on vraiment ajouter une membrane sous la tôle? Comment se comportera-t-elle lorsqu'un soleil ardent la chauffera? La décision est prise : le présent offre son tribut au passé.

Il faut aussi interroger la fabrication des lucarnes, observer le verre et vérifier la solidité des croisillons. Le verre ancien, dit flotté, servait à la fabrication de petits carreaux, ce qui explique la présence de nombreux croisillons à chaque fenêtre. Le détective poursuit son enquête. Pourquoi les lucarnes sont-elles dans un si triste état?

L'architecte examine les surfaces, compare les joints et les ma-

tériaux. Une restauration relativement récente a fait disparaître les contrefenêtres d'origine, modifiant par le fait même la trajectoire de l'écoulement des eaux et provoquant une humidité continue qui a vermoulu le bois. Patience récompensée de l'enquêteur minutieux.

Fort de tout ce que lui a confié le vieux bâtiment, l'architecte peut maintenant dessiner, reproduire, recréer.

Le toit sera revêtu de belle tôle à la canadienne et à baguettes. Quatre lucarnes témoins seront méticuleusement restaurées à partir des matériaux d'origine, puis les quarante-trois autres fenêtres, avec leurs contrefenêtres à l'ancienne, seront reproduites à l'identique avec des matériaux neufs, mais selon des techniques artisanales.

Un ballet continu

Le clocheton assiste sans broncher à tout ce travail de restauration.

Pendant des semaines, les nacelles se déploient à l'avant puis à l'arrière du bâtiment, apportant leur lot de matériaux, hissant les ouvriers sur les pentes de l'édifice, impressionnant ballet offert aux yeux admiratifs des curieux.

Au pied du clocheton s'agitent les couvreurs, telles d'habiles araignées. Ils posent la tôle, en ajustent les plis sur place, puis la fixent. La robe est faite d'acier aluminé-galvanisé, un acier revêtu d'un alliage d'aluminium et de zinc. Le matériau n'est pas d'époque, mais répond aux exigences de la restauration. La toiture retrouve progressivement sa brillance et son éclat d'antan.

Puis vient le tour de l'artisan, qui passe des heures à chaque lucarne pour enlever la vieille structure, réparer le cadrage et installer les nouvelles fenêtre et contrefenêtre. Son travail, patient et minutieux, dure des mois. Sa silhouette derrière les lucarnes devient rassurante, apparaissant à l'une puis à l'autre. Quand il surprend un regard, il envoie la main.

Vient enfin le dernier mouvement de la nacelle, qui permet le calfeutrage des fenêtres avant la venue de l'hiver.

Une opération délicate

Serti dans son nouvel écrin de tôle brillante, le clocheton a mauvaise mine et sa restauration pose un défi. Ses fûts sont en très mauvais état et doivent être remplacés. L'opération est délicate et ne peut se faire *in situ*. L'ingénieur vient en renfort.

Le nez au ciel, les professionnels discutent du précieux patient. Diagnostic et pronostic, un protocole est établi. On scie les colonnettes du brave clocheton pour l'arracher à son promontoire. Il est déposé sur une plateforme, descendu avec une grue, conduit dans l'antre d'un artisan capable de lui redonner lustre et vigueur.

Les fûts, insérés dans un socle d'acier, sont entièrement refaits en bois, lequel ne doit pas retenir l'humidité. On opte pour le cèdre espagnol, reconnu pour sa durabilité. On le peint.

L'œuvre de restauration d'une équipe passionnée

Nancy Thellend
directrice des ressources matérielles,
Collège Mont-Saint-Louis

Joé Normandeau
directeur de projet,
GPH inc.

Geneviève Céré
architecte,
Riopel et associés

Alexandre Chevrier
ingénieur,
SDK et associés inc.

Alain Quenneville
chargé de projet,
et **Danny Hamel**, contremaître,
Couverture Montréal Nord

Denis Joubert
chargé de projet, et
Luc Quirion,
C. Gera construction et gérance de projets inc.

Éloi Gagnon
Menuiserie authentique

Michel Lapointe
Productions Multi Collage de bois inc.

Tout blanc, le clocheton saura capter la lumière et resplendir sur tous les fonds de ciel.

On lui fait cadeau d'une toiture en cuivre étamé et d'une croix à terminaisons trilobées et à cœur saignant, reproduite d'après des photos d'époque.

De sa cloche, on a perdu la trace. Est-elle égarée chez un antiquaire, oubliée au fond d'une grange ou revit-elle sous une autre forme, issue de son métal fondu?

Elle s'appelait Louise[1]

Ayant retrouvé sa place tout là-haut, le clocheton entend résonner les cloches de La Visitation sans pouvoir y répondre. Le souvenir de celle qu'il abrita est muet, mais vivace.

Les paroissiens en firent cadeau aux Jésuites, venus installer leur noviciat en ces terres éloignées de la ville.

Elle fut bénie le 29 octobre 1854 en l'église de La Visitation par monseigneur Joseph Larocque. Elle pesait 209 livres. Elle eut pour parrain et marraine Charles Séraphin Rodier, protecteur des Jésuites et futur maire de Montréal, et Dame Louise Lacroix, son épouse. Elle eut pour nom Louise Clément Ignace, en l'honneur de sa marraine, du révérend père provincial jésuite de l'époque et du saint fondateur de la Compagnie de Jésus.

Cette cérémonie a rassemblé, outre le père maître et les frères du noviciat, l'honorable Jacques Viger, grand érudit et premier maire de Montréal, le journaliste et historien Raphaël Bellemare, de même qu'une foule de fidèles.

Après la cérémonie, la cloche fut portée en triomphe par les paroissiens depuis l'église jusqu'au noviciat, où elle fut présentée au père Saché par le capitaine Stanislas David. Elle serait bientôt hissée au clocheton, lequel avait été témoin du joyeux parcours.

Lieu de mémoire

Aujourd'hui, un éclairage rappelle la présence de cette fameuse Louise et permet la mise en valeur architecturale du clocheton.

Résumant à lui seul l'héritage de la Maison Saint-Joseph, le clocheton monte la garde et embrasse le paysage pour rappeler aux occupants du lieu et aux passants ce que le présent doit au passé.

À ce titre, il représente un lieu de mémoire, dont il faut prendre soin pour le léguer aux générations futures.

1 Informations tirées des registres de la paroisse de La Visitation du Sault-au-Récollet, à la date du 29 octobre 1854.

Photographies pour cet article. Ci-haut : Jacques Lebleu. Pages 10 et 12 : Amélie Bolduc-Monette.

La Belle Centenaire

Diane Bolduc

La Belle Centenaire célébrera son 100e anniversaire au cours de l'année 2024. Fière, imposante et droite comme un « i », elle a accueilli bien des gens et subi beaucoup de transformations au fil des dernières décennies. Ancrée solidement au coin du boulevard Gouin et de la rue Francis, elle attire les regards des passants.

À l'automne 2019, nous avons eu le grand bonheur d'y aménager, en tant que locataires, au-dessus de chez notre fille Amélie et de François, son mari, qui en sont les propriétaires.

Férue d'histoire, de patrimoine et de généalogie, je n'ai pas tardé à me demander qui en furent les contracteurs, les propriétaires et les premiers occupants. Étaient-ce des bourgeois, des notables, ou des gens bien ordinaires comme nous ?

Sans hésiter, j'ai plongé dans les archives disponibles pour retracer un morceau de vie de ces inconnus bien drapés dans leur manteau d'antan. Mais comment retourner cent ans en arrière sans susciter plus de questions que de réponses ?

Avec tout le respect que je dois aux personnes plus ou moins oubliées qui ont habité cette maison, j'ose partager ici le fruit de mes recherches. Plus que jamais, je porte un regard attendri sur leur mode de vie et sur ce beau coin de l'ancien village du Sault-au-Récollet.

L'environnement

Reportons-nous d'abord au début du 20e siècle, alors qu'un chemin de campagne longe la rivière des Prairies d'un bout à l'autre de l'île de Montréal, sur près de 50 km. Ayant porté différents noms, dont chemin du Bord-de-l'Eau, chemin de la Côte-du-Sault, chemin des Cageux et chemin principal, il sera nommé dorénavant le « boulevard Gouin ». Aujourd'hui, son nom rappelle le premier ministre du Québec, sir Lomer Gouin (1861-1929), cet homme politique qui fut influent à tous les paliers gouvernementaux de l'époque.

On entreprend la modernisation du boulevard Gouin en 1910 : un système d'égouts et d'aqueducs y est aménagé et la voie s'élargit sensiblement d'un bout à l'autre du village avant d'être pavée. En 1914, les trottoirs en bois datant de 1890 sont remplacés par des trottoirs d'asphalte. À cette époque, l'électricité éclaire les rues et progressivement, les maisons du village. Cependant, ces nouveautés représentent de trop lourdes dépenses pour la petite municipalité du Sault-au-Récollet, ce qui entraîne son annexion à la Ville de Montréal en 1916.

Un siècle plus tard, la grande maison de briques rouges n'est pas passée de mode. Le boulevard Gouin conserve encore de

nos jours des allures villageoises, bourgeoises et rurales sur une grande partie de son parcours. Sinueux, étroit et bordé d'arbres matures, il offre des vues intéressantes sur la rivière des Prairies et sur d'anciennes maisons de ferme et villas d'été. Quant à elle, la rue Francis n'a pas de source patrimoniale connue. Son nom rappelle plutôt un prénom et aucun document ne justifie la dénomination de cette voie cédée le 29 septembre 1913.

Il importe de noter qu'entre 1928 et 1930, la construction de la centrale de la rivière des Prairies a provoqué une forte augmentation du niveau de l'eau de la rivière. Plus du tiers de l'Île-de-la-Visitation fut submergé ainsi que les abords du terrain faisant face à la maison qui portait alors le numéro 678, devenu le 1600, boulevard Gouin, en 1932.

Le bâtiment (lots nº 217-865 et 217-866)

Unique en son genre, notre centenaire est située dans le secteur patrimonial de l'ancien village du Sault-au-Récollet. J'ai fait appel à Jocelyn Duff, architecte et membre de la Société d'histoire d'Ahuntsic-Cartierville pour en connaître les particularités au niveau architectural. Voici ce qu'il m'a transmis :

« Selon le règlement d'urbanisme de l'arrondissement, ce bâtiment est considéré comme un plex de la période 1910-1920. Cette période innove par rapport aux plex d'avant la Première Guerre mondiale, notamment par un meilleur éclairage naturel. Les fenêtres peuvent doubler de largeur, grâce à un piédroit en bois installé au milieu qui supporte la charge. Cet éclairage supplémentaire permet l'ajout de vitraux dans les impostes (partie supérieure) sans trop affecter l'entrée de lumière. Le bâtiment est remarquable par son ornementation élaborée : insertion de pierres décoratives, entrée en loggia, fenêtre ovale au deuxième étage, fronton néo-palladien au-dessus du balcon à l'étage.

L'autre aspect remarquable de cette maison est la loggia du rez-de-chaussée surmontée d'un balcon plus ouvert, inspiration libre de l'architecture religieuse des cloîtres. L'omniprésence des communautés religieuses sur le boulevard Gouin au début du XXe siècle aurait peut-être influencé ce choix. »

Mais qui fut l'architecte ou le concepteur de cette habitation?

Les Giroux

En dépouillant les registres fonciers du Québec et d'après le numéro de cadastre actuel (nº 2495482) et les numéros de cadastre anciens (nº 217-865, 866), j'ai retrouvé l'acheteur du terrain vendu par la Crown Real Estate Company, le 30 octobre 1919. Il s'agit de David Giroux, né le 31 octobre 1867, à Trois-Rivières. Fils de Pierre Giroux (maçon) et d'Hélène Minor, il épousa Tharsile Boisvert le 21 octobre 1902. Ils auront ensemble deux enfants : Roger, né en 1913 et Marguerite (date de naissance inconnue).

Subdivisions 865 et 866 du lot 217 de la paroisse du Sault-au-Récollet. Archives de Montréal, Plans généraux de l'utilisation des sols, détail de la planche 56-40, Service d'urbanisme, Ville de Montréal, 1949.

Consciencieux, David Giroux, briquetier, rédige son testament le 10 septembre 1917, devant Maître Joseph Ernest Lachapelle, notaire public de Montréal. Ses témoins sont Théogène Verville, contremaître briquetier et Zénon Légaré, maître plâtrier, tous deux de la cité de Montréal. Il lègue tous ses biens à son épouse et précise qu'au cas où elle convolerait en secondes noces, ses biens demeureront la propriété de ses enfants alors existants. Nous constatons que ses témoins, eux-mêmes briquetier et plâtrier, trempaient dans les mêmes champs de compétence que lui.

J'ignore en quelle année les Giroux déménagèrent à Montréal. Selon l'annuaire Lovell's, entre 1920 et 1921, David Giroux est inscrit au 856, boulevard Gouin Est, maison située alors en biais avec la Maison-mère des Frères de Saint-Gabriel. De 1921 à 1924, il habitat au 674, boul. Gouin Est (le numéro 1572 depuis 1932) et cette maison sera ensuite occupée par Alphonse Marcotte de 1924 à 1931.

Plusieurs indices nous laissent croire que David Giroux avait l'âme d'un entrepreneur. Il fut le premier propriétaire des terrains portant actuellement les numéros civiques 1600 et 1606, boul. Gouin Est. Dès 1922, il amorce la construction de celle qui deviendra la Belle Centenaire. Le 16 novembre 1923, Alphonse Marcotte, bourgeois, devint propriétaire du 1606, boul. Gouin Est, sa voisine immédiate (maison unifamiliale).

L'année suivante, soit en 1924, Giroux finalise les travaux d'aménagement du 1600, boul. Gouin (duplex) et fait le choix d'habiter le deuxième étage avec sa famille. Ce beau logement porte depuis ce jour le numéro civique 10765, rue Francis. Ce n'est qu'au décès de son mari, en 1943, que Tharsile Boisvert quitte ces lieux et hérite de la grande maison érigée au coin du boulevard Gouin et de la rue Francis. Elle en fut propriétaire jusqu'à son décès survenu le 21 juin 1961. Elle avait alors 91 ans et résidait au 939, boul. Gouin Ouest à Montréal.

Roger Giroux

Roger Giroux, fils de David Giroux et de Tharsile Boisvert est né en 1913, possiblement à Trois-Rivières. Il semble qu'il demeura chez ses parents, au 10765, rue Francis, jusqu'à son mariage célébré le 25 septembre 1943. Âgé de 30 ans, il épousa Marguerite Tétreault (sténographe) à l'église Notre-Dame-du Rosaire à Montréal.

Courtier en assurance, le 22 janvier 1943, il achète de la Cité de Montréal, deux lots de terre à l'angle sud-ouest du boulevard Gouin Est et de la rue Francis (lots nº 217-868 et 217-869). Il prend immédiatement possession des dits immeubles vétustes, style « chalets », où sera érigé par la suite l'immeuble portant le numéro 1594, boul. Gouin Est.

J'aimerais souligner que le vendeur représentant la ville de Montréal lors de cette transaction est le Maire Adhémar Raynault, lui-même agent d'assurance. Peut-on supposer qu'ils étaient en pays de connaissance? Peut-être!

Marguerite Giroux, sa sœur et Roger devinrent propriétaires du 1600, boul. Gouin Est au décès de leur mère. Le 6 décembre 1962, Roger Giroux habitait alors au 128, rue Simcoe, ville de Mont-Royal. Il a comparu avec sa sœur devant le notaire, Maître Yvan Desjardins, afin de signer un acte de transmission dont voici un extrait :

> *Roger Giroux déclare avoir acquis l'immeuble situé au 1600, boul. Gouin Est de la façon suivante :*
> *1) Pour une moitié indivise en sa qualité de l'un des héritiers légaux de dame Tharsile Boisvert, décédée le 21 juin 1961.*
> *2) Pour l'autre moitié indivise en vertu d'un acte de cession à lui consenti par Mademoiselle Marguerite Giroux reçu devant le même notaire, le 3 mars 1971.*

Le 20 septembre 1971, Roger Giroux vend sa propriété à Antonio G. Salema pour la somme de 15 000 $. Il avait 58 ans et ni descendance, ni héritiers connus à ce jour. J'ai inséré ici la chaîne des titres de vente. Afin de ne pas créer d'incident diplomatique, j'ai omis volontairement d'inscrire les prix des transactions suivant celle de Roger Giroux à Antonio Salema.

Chaîne des titres de vente du
1600, boul. Gouin Est, Montréal.

1919-10-30. Lots 217-865 et 217-866.
De Crown Real Estate Company
à David Giroux, marié à Tharsile Boisvert.

Testament fait le 10 sept. 1917.

1961-06-21
Décès de Tharsile Boisvert, veuve de David Giroux, résidant au 939, boul Gouin Ouest à son décès. Succession à Roger Giroux (courtier d'assurance) et cessation de Marguerite Giroux, sœur de Roger.

1971-09-20
De Roger Giroux, résidant au 128, rue Simcoe, Ville Mont-Royal, courtier d'assurance
à Antonio G. Salema, professeur, résidant au 5314, rue Saint-Urbain, Montréal.
Prix de vente : 15 000 $

1979-08-30
D'Antonio G. Salema, professeur, résidant au 3800, Ch. Côte Ste-Catherine
à Robert Samedy, technicien de laboratoire, et Ydovica Lalanne Samedy, commis, résidant au 1600, boul. Gouin Est, Montréal.

1996-02-23
De Louis Robert Samedy, résidant au 1380, rue Ouimet, app 15, Ville-St-Laurent, né à Jérémie, en Haïti le 16.04.1935
à Ydovica Lalanne, résidant au 1600 boul Gouin Est, Montréal, née à Aquin, en Haïti le 16 novembre 1940 et mariée à Louis Robert Samedy, en Haïti, le 26 mai 1959. Ils ont divorcé le 15 décembre 1995.

2004-08-31
De Ydovica Lalanne, divorcée, résidant au 1600, boul. Gouin Est,
à Sonia Pamphile, résidant au 12301, rue Clément-Ader, Montréal, mariée à Gabriel Bazin, à Haïti, le 29 juin1968.

2012-01-18
Sonia Pamphile, résidant au 12245, 4e Avenue, Mtl
à Isabel Staffieri L'Heureux, résidant au 10323, rue J-J Gagnier, app 1, Montréal, célibataire.

2017-06-27 Isabel Staffieri L'Heureux, résidant au 10323, rue J-J Gagnier, app 1, Montréal, fourreur
à François Berthiaume, policier, et Amélie Bolduc-Monette, consultante au développement des affaires et artiste, résidant au 6675, 1re Avenue, Montréal

Liste des propriétaires du 1600, boul. Gouin Est (1924-2024)

Giroux, David et Boisvert, Tharsile	1924 à 1961	37 ans
Giroux, Robert	1961-1971	10 ans
Salema, Antonio G.,	1971- 1979	8 ans
Samedy, Robert et Lalanne, Ydovica,	1979- 1996	17 ans
Lalanne, Ydovica	1996-2004	8 ans
Pamphile, Sonia	2004-2012	8 ans
Staffieri L'Heureux, Isabel	2012-2017	5 ans
Berthiaume, François et Bolduc-Monette, Amélie	2017-2024	7 ans

Les propriétaires du 1600, boul. Gouin Est ne furent pas nombreux. La famille Giroux a battu tous les records d'occupation. David Giroux et son épouse Tharsile Boisvert, ainsi que leur fils Roger, furent successivement les propriétaires de 1924 à 1971, soit pendant 47 ans. Antonio Salema fut propriétaire à son tour de 1971 à 1979. Vint ensuite le couple de Robert Samedy et de son épouse, Ydovica Lalanne (1979-1996). À la suite d'un divorce, Madame Lalanne a continué d'habiter les lieux de 1996 à 2004, totalisant une période de 25 ans. Puis, se sont succédés Sonia Pamphile (2004-2012), Isabel Staffieri L'Heureux (2012-2017) et les propriétaires actuels François Berthiaume et Amélie Bolduc-Monette (2017-2024).

Liste des occupants du 1600, boul. Gouin Est (1924-2024)

Dalton, Desmond	1925-1926	
Davey, F. R.	1927	
pas de mention	1928-1929	
Lapierre, Jules	1930-1931	
Cailloux, M.	1932	
Keller, Fred.	1933-1934	
Seguin, R.V.S.	1935	
pas de mention	1936	
St-Denis, Louis	1937	
Gosselin, J. N.	1938-1952	14 ans

Amesse, René	1953-1958	5 ans
Delorme, Wilfrid	1959-1971	12 ans
Guilhermi, A.	1972-1974	
pas de mention	1975-2004	
Pamphile, Sonia	2004-2011	7 ans
Staffieri L'Heureux, Isabel	2012-2017	5 ans
Berthiaume, François et Bolduc-Monette, Amélie	2017-2024	7 ans

Les locataires du 1600, boul. Gouin Est

Desmond Dalton fut le premier locataire du 1600, boul. Gouin Est, de 1924 à 1926. Puis, neuf familles ont habité à cette adresse avant d'accueillir J.N. Gosselin qui en profita à son tour pendant 14 ans, soit de 1938 à 1952. René Amesse lui a succédé de 1953 à 1958 et Wilfrid Delorme l'a suivi de 1959 à 1971, soit pendant plus de 12 ans.

Les occupants du 10765, rue Francis

Giroux, David / Boisvert, Tharsile, 1924-1943,	19 ans
Pilon, J. Daniel, 1944-1951,	7 ans
Charlebois, R., 1952-1954	
Bourgeois, Alfred, 1955-1956	
Lorrain, Edmond, 1957	
Biron, Réal, 1958	
Domingue, E. et Gisèle, 1959	
Deslauriers, Simon, 1960	
Guilbault, Bernard, 1961-1973,	12 ans
pas de mention, 1974-2011	
Fortier, Dominic et Désy, Isabel, 2012-2018,	6 ans
Monette, Paul et Bolduc, Diane, 2019-2024,	5 ans

David Giroux, son épouse et leurs enfants ont habité au 2e étage de 1924 à 1943, soit pendant 19 ans. La famille de Bernard Guilbault a occupé le 10765, rue Francis de 1961 à 1973. Leur fils Michel, croisé par hasard en face de la maison, m'a raconté quelques anecdotes sur cette époque. J'ai également eu la chance d'échanger certains souvenirs avec madame Ydovica Lalanne venue jeter un coup d'œil sur les travaux de rénovation, mais je me suis gardé une petite gêne par rapport à nos propos.

En guise de conclusion

Soucieuse de retracer le plus fidèlement possible les noms des propriétaires et locataires ayant habité sous notre toit, je me permets de croire qu'ils étaient tous des gens bien ordinaires. Tout comme nous, ils ont eu la chance, depuis leur

balcon, d'admirer de fabuleux couchers de soleil sur la rivière des Prairies. Par contre, certains ouï-dire suggèrent que ces occupants ont adopté ici différents styles de vie : maison familiale avec de nombreux enfants, maison de chambres pour personnes seules, maison de retraite pour personnes âgées, maison pour touristes avertis, maison d'exposition (le temps d'un vernissage d'Amélie Bolduc-Monette, propriétaire actuelle) et maison revampée qui abrite maintenant une belle famille intergénérationnelle.

Parlant de génération, une personne extraordinaire est venue bonifier ma liste d'occupants en ces lieux. Il s'agit d'Odilon Bolduc-Berthiaume, né le 22 août 2021, notre petit-fils bien-aimé. Inconscient de tout le travail accompli avant son arrivée, il bénéficie déjà du confort résultant de toutes les rénovations initiées et réalisées par ses parents, de 2018 à ce jour. D'ailleurs, le 7 février 2024, lors du dévoilement des récipiendaires du concours « Opération Patrimoine Montréal », une mention d'honneur leur fut attribuée dans la catégorie « Prendre soin ».

Satisfaite de ce que les archives m'ont dévoilé, je reste à l'affût d'anecdotes croustillantes concernant la vie de cette maison. En me projetant vers l'avenir, je suis confiante qu'Odilon saura à son tour prendre soin de son environnement et qu'il sera le témoin privilégié de ce que le prochain siècle réserve à notre Belle Centenaire.

Et la vie continue!

1

2

3

4

5

Une victorienne bien cachée!

Céline Ménard
Géographe-aménagiste

Vous est-il déjà arrivé de faire du classement dans de vieux documents de famille? Avez-vous retrouvé d'anciens albums remplis de photographies jaunies représentant des personnages plus ou moins bien identifiés? C'est ce que j'ai dû faire récemment.

Quand j'étais jeune, ma mère me parlait souvent de son oncle Charles-Émile qui avait habité à Montréal-Nord. Et voilà, que je retrouve des photos de ce grand-oncle posant fièrement avec famille et amis « tous bien endimanchés » devant une maison impressionnante, supposément située à Montréal-Nord. Mon premier geste fut donc de présenter ces photos à la Société d'histoire et de généalogie de Montréal-Nord, espérant qu'un de ses membres puisse identifier cette maison. Mais, malheureusement, ce ne fut pas le cas!

C'est en fouillant dans un cahier de notes généalogiques, laissé par un petit-cousin, que j'ai retrouvé des traces de la famille de Charles-Émile Ménard, non pas à Montréal-Nord, mais plutôt au Sault-au-Récollet. En effet, en 1928, mon grand-oncle avait dû s'adresser à la paroisse de La Visitation pour y faire célébrer les funérailles de sa fille aînée, Marguerite, décédée de la tuberculose. Les notes généalogiques indiquaient également qu'elle avait été enterrée au cimetière du Sault. Étrange! Comment se fait-il qu'elle ait été inhumée dans le cimetière paroissial alors que tous les autres membres de sa famille avaient été ensevelis au cimetière Notre-Dame-des-Neiges? Était-ce lié à la cause de son décès, la tuberculose? La famille avait-t-elle été obligée de procéder très rapidement à son inhumation compte tenu des risques de contagion liés à cette maladie?

Après vérification, cette note s'est avérée être une erreur; Marguerite avait bel et bien été inhumée à la Côte-des-Neiges. Par contre, cette démarche de vérification m'a permis de découvrir un avis de décès publié dans le journal *La Patrie*, qui m'a été des plus utiles. De fait, cet avis m'informait que ma petite-cousine avait été exposée dans le salon du domicile familial situé au 820, boulevard Gouin Est. Enfin, je pouvais localiser où les fameuses photos avaient été prises. Trop beau pour être vrai! Une fois l'équivalence d'adresse faite entre l'ancienne et la numérotation actuelle, je me suis retrouvée face au 1824, boulevard Gouin Est. Cette adresse, encore aujourd'hui, est située au rez-de-chaussée du grand triplex qui s'élève en face à l'église de La Visitation. Les annuaires Lovell me révélèrent également que la famille de M. Avila Benoit habitait à l'étage, au 1826, boulevard Gouin Est. Et, à ma grande surprise, j'ai découvert que cette famille Benoit n'était autre que celle de Béatrice Ménard, épouse d'Avila Benoit et sœur de Charles-Émile Ménard! Wow! D'une pierre, deux coups. Je retrouvais un grand-oncle et une grand-tante résidant dans le même immeuble!

C'est bien beau tout ça, mais l'énigme n'était pas résolue pour autant! En fait, le bâtiment devant lequel les photos ont été prises est un duplex, qui ne peut être confondu avec le triplex à trois étages où vivait mon grand-oncle en 1928. De plus, pourquoi un tel rassemblement de personnes?

Quel événement voulait-on souligner pour que famille et amis soient ainsi réunis autour de ce couple? Quand cela s'était-il passé? Un examen détaillé des photos me révéla que c'était le 25e anniversaire de mariage de Charles-Émile et Blanche Desautels qui expliquait cette réunion de familiale. Par conséquent, les photos avaient été prises à l'été 1927, puisque les fêtés s'étaient mariés le 27 août 1902!

La vérification des plans d'assurance me montra également qu'en 1927, seulement trois immeubles étaient construits sur le boulevard Gouin Est, face à l'église de La Visitation, entre les rues du Fort-Lorette et Lambert. Et, parmi ces trois immeubles, il n'existait qu'un seul duplex, soit le 826-828, boul. Gouin Est. Plus vraiment de doutes : c'est sûrement dans ce duplex, qu'ont eu lieu les célébrations du 25e anniversaire de mariage de Charles-Émile et Blanche! Mais alors, comment est-il possible qu'en août 1927, ils se retrouvent au rez-de-chaussée de cet immeuble d'aspect victorien, sans pour autant être répertoriés comme résidents du Sault-au-Récollet?

Légende des photos de la page 14
Du haut vers le bas, colonne de gauche :
1. Blanche Desautels et Charles-Émile Ménard.
2. Marguerite Ménard.
3. Jeanne Ménard, mère de l'auteure de ce texte et le Rév. Père Lucien Mesnard s.j. (15 ans), entourant le couple fêté.

Du haut vers le bas, colonne de droite :
4. Immeuble ayant servi d'annexe à l'école de La Visitation, propriété de Mme veuve Galarneau.
5. Réunion des familles Ménard, Desautels, Benoit et autres des paroisses de La Visitation et Saint-Nicolas d'Ahuntsic.

La solution à cette ambiguïté a nécessité un peu plus de recherche et une mise en contexte appropriée. Concrètement, en cette fin de décennie, les effets de la guerre de 1914-1918 commençaient à se faire oublier et l'économie montréalaise ne cessait de reprendre de la vigueur. La prospérité semblait être arrivée pour de bon. Dans le nord de l'île de Montréal, des hommes d'affaires ambitieux flairent l'occasion de faire une bonne affaire et planifient la construction d'une centrale hydroélectrique au Bas-du-Sault. Les travaux d'excavation du barrage viennent justement de démarrer. Bien entendu, on s'attend à ce que toute cette activité économique ait des répercussions des deux côtés de la rivière des Prairies et plus particulièrement dans le Sault-au-Récollet. Bien desservi par le tramway électrique depuis 1894, ce secteur de la ville s'urbanise rapidement et nécessite des services publics de meilleure qualité. C'est ainsi qu'en 1918, la Commission scolaire du Sault-au-Récollet prend la décision de s'annexer à la Commission des écoles catholiques de Montréal[1]. Cela était prévisible étant donné l'annexion récente, fin 1916, de la ville de Sault-au-Récollet à la ville de Montréal.

La CECM hérite donc de la petite école de briques rouges située au 785, boul. Gouin Est, au coin de la rue du Fort-Lorette, tout à côté de la crèche Saint-Paul. Rapidement, ce bâtiment de deux étages, construit en 1892 et agrandi en 1920, ne parvient plus à accueillir tous les élèves du nouveau quartier. Par conséquent, la CECM n'a d'autre choix, en attendant la livraison de ses futures installations sur la rue Séguin, que de louer temporairement des locaux situés à proximité de l'école du village. C'est ainsi qu'à partir de 1924, la commission scolaire loue un duplex appartenant à Mme Galarneau, veuve, sis au 826-828 boulevard Gouin Est.[2] Celle-ci y a sûrement trouvé son compte, puisque durant l'année scolaire, sa propriété servait d'annexe à l'école de La Visitation et que durant les vacances estivales, rien n'empêchait cette dame de la sous-louer comme résidence secondaire à des citoyens du centre-ville!

Et c'est probablement ce que fit mon grand-oncle Charles-Émile au cours de l'été 1927. Selon mon hypothèse, il aurait loué le fameux duplex comme résidence d'été; sa sœur Berthe Ménard-Benoit, demeurant au 822, boul. Gouin Est, l'ayant informé de sa disponibilité. Par la suite, lors de la rentrée scolaire de septembre 1927, il aurait tout simplement emménagé au rez-de-chaussée de l'immeuble voisin, où habitait sa sœur Berthe.

Ce choix présentait des avantages indéniables pour lui et sa famille. En effet, tout comme à Cartierville, où la qualité de l'air avait incité l'Hôpital du Sacré-Cœur (un sanatorium à l'époque) à s'y installer en 1926, mon grand-oncle espérait sans doute offrir le même bénéfice à sa fille Marguerite, dont la santé précaire présentait déjà certains symptômes de tuberculose.

Outre les qualités sanitaires attribuables au grand air et à la proximité de la rivière des Prairies, la présence de la future centrale hydroélectrique de Rivière-des-Prairies constituait l'embryon d'un éventuel pôle industriel qui n'avait besoin que de conditions économiques favorables pour se développer. Par conséquent, en tant que courtier d'assurance, Charles-Émile pouvait lui aussi entrevoir l'ouverture de nouveaux marchés et la possibilité d'y élargir sa clientèle. Les perspectives commerciales s'annonçaient donc prometteuses à plus ou moins long terme!

Malheureusement, la réalité fut tout autre. Le 20 avril 1928, sa fille aînée Marguerite, âgée de 22 ans, succombait à la tuberculose. Ses obsèques eurent lieu à l'église de La Visitation. Quant aux répercussions économiques attendues suite à la mise en service de la centrale hydroélectrique de Rivière-des-Prairies, le krach boursier d'octobre 1929 vint tout remettre en question. Une décennie de décroissance économique s'annonçait.

Mon récit s'achève ainsi..... sur une note plutôt sombre. Mais, ainsi va la vie!

Vous aurez sans doute compris à la lecture de ce texte, que la résidence où se déroulaient les festivités entourant les célébrations du 25e anniversaire de mariage de Charles-Émile Ménard et Blanche Desautels était celle de Mme Galarneau, dans les locaux qu'elle louait à la CECM comme annexe à l'école de La Visitation. Cette résidence n'est pas disparue du paysage de l'îlot paroissial du Sault, mais son apparence extérieure a été grandement modifiée par les différents propriétaires qui l'ont acquise au fil du temps.

Serez-vous en mesure de la reconnaître? Elle n'a pas changé d'adresse depuis 1933!

1 Nos écoles laïques 1846-1946, Album-Souvenir, Centenaire de la CECM, p. 152, Arthur Thibault, principal de l'école Saint-Paul-de-la-Croix. Montréal, 1947.

2 Nos écoles laïques 1846-1946, Album-Souvenir, Centenaire de la CECM, p. 146, Jules-J. Tanguay, principal de l'école de La Visitation. Montréal, 1947.

La Halte de La Visitation

Extrait des « Secrets d'histoire à l'église du Sault-au-Récollet »

Texte et photos
Patrick Goulet
Coordonnateur à l'entretien et aux services
Église de La Visitation

Admirons cette charmante demeure de style québécois qui s'élève sur le côté ouest de l'église de La Visitation. Elle intrigue et attire le regard. Quelle est donc cette mystérieuse maison? Serait-ce l'ancien presbytère? À quoi sert ce bâtiment de nos jours? Découvrons ensemble le récit de ce lieu chargé d'histoires et sa vocation actuelle.

Origine du bâtiment

Notre bâtiment patrimonial fut érigé ou plutôt ré-assemblé, en 1883, au coin sud-ouest de l'ancien cimetière paroissial[1] qui ceinturait jadis l'église de La Visitation. Remontons encore un siècle plus tôt pour en connaître l'origine. Il a été essentiellement construit avec des matériaux de l'antique maison curiale de 1788[2], située autrefois sur l'emplacement du presbytère actuel qui lui succéda en 1883. Cette année-là, on prit soin de démanteler la maison pour la rebâtir, mais moins volumineuse, de l'autre côté de l'église. Ces travaux furent facilités par la proximité de la confortable Maison Saint-Janvier.[3] Cette villa remplissait la mission complémentaire de « presbytère de remplacement », depuis une trentaine d'années (1853-1883), sur le site de l'ancien fort Lorette. Quelques prêtres retraités, dont Mgr Ignace Bourget, évêque émérite de Montréal, vont y habiter avec le curé et le vicaire. Il faut dire que le presbytère de 1788, bâti sous l'administration du curé Chenest, ne répondait

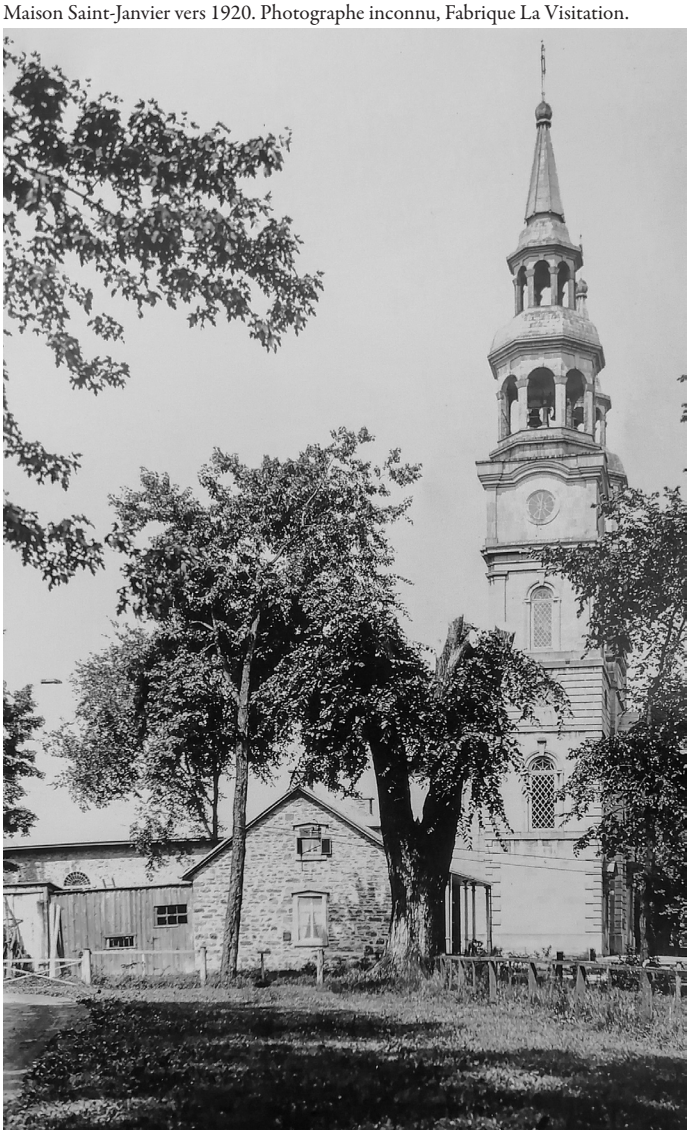
1 Ce cimetière fut utilisé de 1751 à 1875.

2 Ce presbytère est chronologiquement le deuxième. Il succède en 1788 au manoir seigneurial érigé vers 1691 et utilisé ensuite comme presbytère sur le site du fort Lorette. Une partie des pierres du premier presbytère serviront à modifier la sacristie de l'église au moment de la démolition du manoir en 1796.

3 Surnommé « Château Vinet » par les paroissiens déçus de voir le curé Vinet bouder le presbytère et préférer loger dans la maison offerte à Mgr Ignace Bourget pour sa retraite. La Maison Saint-Janvier servit pour les œuvres des Sœurs de Miséricorde à compter de 1903 jusqu'à sa démolition en 1971.

Ci-dessus : Logo officiel de la Halte de La Visitation : Fabrique La Visitation

Ci-dessous : vue de la Maison du sacristain et de l'église à partir du terrain de la Maison Saint-Janvier vers 1920. Photographe inconnu, Fabrique La Visitation.



plus aux goûts du jour. Son rez-de-chaussée se divisait en deux sections mitoyennes servant respectivement de résidence presbytérale et de salle publique totalisant une surface de 20 mètres par 8,8 mètres (67 pi par 29 pi). « M. Chenest suivit la coutume de tous les curés du temps, en désignant, pour la résidence curiale, la partie de la bâtisse avoisinant l'église; le reste servit aux habitants de salle d'attente et de délibérations. »[4] Les contracteurs Barthélémy Pigeon et Joseph Dagenest reçurent l'aide des paroissiens qui ont fourni la majeure partie des matériaux de construction, selon une répartition fixée en décembre 1787.

Les travaux menés à l'été 1883, donneront un bâtiment qui réassemble le décor et les dimensions de l'ancienne Salle publique de 1788.[5] Son érection entraîne la démolition du « *charnier d'hiver* » inutilisé, appelée aussi « *chapelle mortuaire* », puisque notre bâtiment, désormais séparé du presbytère, doit s'élever de l'autre côté de l'église. De dimension plus grande que le charnier, il a fallu obtenir un permis d'exhumations pour effectuer la translation de quelques sépultures de l'ancien champ des morts vers le cimetière actuel. Deux dalles de la muraille de l'ancien cimetière sont encore visibles sur la pelouse le long du mur latéral ouest de l'édifice. Mis à part les pierres de tailles embossées (1883) pour la finition extérieure de sa façade, afin de s'harmoniser avec celles du presbytère actuel de style victorien (1883), le reste de sa construction tant extérieure qu'intérieure provient essentiellement d'éléments du 18e siècle. Nous y retrouvons, entre autres, des pierres pour les murs, cadrages de fenêtres, portes, lucarnes, poutres, solives, plafonds, planchers et escaliers ayant été en usage au presbytère et dans sa salle publique de 1788. Sans oublier des pierres qui avaient servi pour le charnier et les murailles de 1755. Les boiseries des bas de murs sont toutefois refaites à neuf en 1883.

Salle publique des habitants : 1883-1913

Faisant écho à ce que nous appelions « la Place publique » comprenant le parvis et l'aire extérieure devant l'église, la rencontre fraternelle entre paroissiens se poursuivra dans un lieu intérieur qui prend le nom de « Salle publique ». Cet endroit est aménagé conformément à ce qu'il était dans l'espace mitoyen de l'ancien presbytère entre 1788 et 1883. On y allait en arrivant à l'église ou en partant afin d'échanger et de se réchauffer autour du poêle, au centre d'une grande aire ouverte. Le sacristain remplit la citerne pour l'eau à boire et emmagasine le bois pour le chauffage. Il allume et entretien le poêle[6]. Ce poêle trône au centre de la salle afin de permettre au plus grand nombre de gens de profiter du réconfort de sa chaleur et de pouvoir se sustenter. De longs bancs sont installés tout autour de la salle et sont arrimés à une boiserie murale qui s'apparente à une bande de patinoire de hockey sur glace!

L'aire d'attente qu'est la Salle publique favorise quelques divertissements tranquilles comme les jeux de cartes et de dames. Un règlement de la Fabrique stipule en 1802 « *qu'on n'y souffrira personne jouer au cheval fendu, ou autres jeux, où il faut courir, se culbuter et causer des tumultes* » et « *qu'on ne mettra ni bancs, ni autres choses à l'entour du poêle qui empêchent ceux qui arrivent de trouver place pour se chauffer* ».[7] On y ajoute qu'il est prévu que le capitaine de milice soit appelé en renfort pour aider les marguillers à faire respecter le règlement. Le 24 septembre 1846, il est résolu de fermer la Salle publique dès que débutent les offices du Dimanche. Des hommes, ayant la fâcheuse habitude d'aller fumer sur le parvis de l'église durant le sermon, poussent l'audace pendant l'hiver, de se rendre à la Salle publique, histoire de se réchauffer et socialiser autour du poêle. Ils retournent ensuite à l'église rejoindre les leurs pour la suite de la messe. Verrouiller la porte de la salle lors des messes devrait mettre fin à l'impiété de cette pratique qui vise surtout la « *petite clique* » de la « *ligue du vieux poêle* ». La salle se veut résolument polyvalente. On y retrouve même de 1821 à 1831 la toute première salle de classe[8]. Le curé François-Mathias Huot, enseignera aux élèves les matières de base. Une véritable école paroissiale, située à l'intersection du Chemin public (Gouin) et de la rue du Fort-Lorette, la remplacera à compter de 1831.

L'enceinte de notre Salle publique abrita moult rencontres à teneur politique. Les plus fameuses sont liées au Sous-Comité de vigilance patriote. La réunion le 16 juillet 1837 fut perturbée par l'esclandre de quelques fiers-à-bras qui tentèrent sans succès de pousser les participants à se rendre à une Assemblée de Fabrique concomitante tenue à la sacristie. Malgré le leurre du son de la cloche de l'église qui convoquait la fausse assemblée, les troubles-fêtes ne parvinrent pas à empêcher la rencontre patriotique. Elle se poursuivit dans le calme après l'expulsion des belligérants.[9] Faisons encore parler nos murs. Notre décor fut *a contrario* le théâtre d'harmonie politique. C'est au sortir de la messe dominicale du 8 janvier 1865 que nous assistons dans la salle à un rassemblement, présidé par Basile Piché[10], hautement

4 Beaubien Charles-P., Le Sault-au-Récollet, Beauchemin, 1898, p.350.

5 Actes de la Fabrique, devis de constructions et répartitions, 1787, 1788 et 1883.

6 Extrait des obligations du sacristain Jean-Baptiste Gervais, Actes de la Fabrique, 7 janvier 1818.

7 Règles pour le maintien du bon ordre dans la Salle publique. Actes de la Fabrique, 19 décembre 1802.

8 Actes de la Fabrique, 27 septembre 1821.

9 Journal *La Minerve*, 24 juillet 1837 et Actes de la Fabrique, 1837.

10 Basile Piché : neveu du curé, organiste, marguiller, propriétaire des moulins, maire, préfet du Comté de Montréal.

considéré pour sa sage modération. Ses participants étaient à l'unisson contre le projet de Confédération canadienne qui deviendra pourtant officiel en 1867. Les résolutions unanimes de cette assemblée du Sault-au-Récollet, demandent au député, Antoine-Aimé Dorion, de s'opposer vigoureusement au projet d'une confédération. Elle serait, dit-on, dangereuse et inacceptable pour la survivance des Canadiens-Français puisqu'elle diminuerait le rapport de force des habitants de l'ancien Bas-Canada (le Québec) avec le reste du pays. Le journaliste du journal *L'Union Nationale* y relève même la fin de la partisanerie politique après avoir entendu, dans la salle une acclamation unanime, faisant écho à l'épître de Saint-Paul aux Galates : « *Enfin nos divisions sont terminées et à l'avenir il n'y aura plus ni rouges ni bleus dans cette paroisse !* ».[11]

La Salle publique rassemblait différents groupes, confréries et associations communautaires notamment, les Dames de Sainte-Anne, la Ligue de la tempérance, l'Ordre des forestiers catholique etc... Une cloison séparait les activités des femmes de celles des hommes. L'archevêque de Montréal veut s'assurer, à la fin du 19e siècle, si la Salle publique, possédait encore cette séparation genrée. Le curé Beaubien répond par l'affirmative tout en soulignant au final que seuls les groupes masculins utilisent encore la salle[12]. C'est aussi à cette époque que l'on décide de faire finir le deuxième étage, afin d'y loger un gardien pour l'église.

Si l'Assemblée de Fabrique se réunit à la sacristie, les séances du Conseil municipal du Village du Sault-au-Récollet[13] se déroulent dans notre Salle publique durant plusieurs années. Si une rencontre doit avoir lieu un Dimanche, elle débute habituellement après les vêpres célébrées à l'église en après-midi. Les délibérations du Conseil municipal tenues en octobre 1910, sont ajournées plus tôt que prévu pour permettre aux paroissiens de se rassembler dans la salle afin de saluer une dernière fois le curé Beaubien à l'occasion de son départ à la retraite. Cet au revoir est d'autant plus émouvant que Victorine Dalcourt, sa fidèle ménagère, en profite aussi pour tirer sa révérence. C'est elle qui confectionnait la « tire Sainte-Catherine » qu'elle distribuait aux enfants de l'école paroissiale chaque 25 novembre. La municipalité du village du Sault-au-Récollet qui vient d'acquérir le statut de ville en février 1914[14] n'utilise déjà plus la Salle publique. Elle convoque ses assemblées dans son nouvel Hôtel de ville de la Maison « Eustache-Lin Prévost » situé au 1920, boulevard Gouin Est.

Maison du sacristain : 1913-2007

C'est en 1913 qu'il est résolu de modifier la vocation de l'édifice, à l'occasion d'un changement de sacristain. Les travaux permettront au nouveau bedeau, Jean Morin, d'y loger avec sa famille à compter de 1914 au terme des rénovations nécessaires tandis qu'un présent est offert à Maxime Gervais, sacristain sortant.[15] Le plafond de la Salle publique sera recouvert d'un revêtement surbaissé directement sous les solives de 1788 et s'appuyant sur des divisions qui apparaissent dans la salle. La même opération se répète en 1971 pour constituer un troisième plafond, qui cumule une perte de 72 cm d'avec le plafond d'origine. Les travaux initiaux, menés en 1913, pour la somme de 101 $, comprennent le « *posage de l'eau et bain à la maison du bedeau* », 16 $ pour « *l'installation de l'électricité chez le sacristain* » l'année suivante.[16] En 1927, on construit la dépendance à l'arrière, appelée aussi « *cuisine d'été* » lui donnant son aspect actuel. Cet édicule met fin à toute une série de remises communicantes qui s'ajoutaient « à la queue leu leu », depuis l'époque de la Salle publique. Quoique pratiques, l'Assemblée de Fabrique les jugeait disgracieuses du regard puisqu'elles étaient visibles à partir du chemin qui accédait à une ancienne salle paroissiale, sise sur le terrain arrière de 1926 à 1963. Toute une succession de sacristains et leurs familles se succéderont pour loger à la maison du bedeau durant près d'un siècle. Le denier sacristain quittera la maison en 2007. Certains marqueront les esprits par la durée et la qualité de leur engagement. Soulignons le dévouement de Monsieur Jean Carle, sacristain de 1973 à 1999. Encore de nos jours, des descendants de cette famille poursuivent dans la même foulée leur implication paroissiale.

Préservation du bâtiment en attente d'un projet : 2007-2023

N'étant plus la demeure du sacristain, l'ancienne maison du bedeau reçoit parfois le vocable de « Maison de l'habitant », un clin d'œil qui n'est pas sans rappeler sa vocation d'origine. Si une quinzaine d'années d'inhabitation peut sembler inintéressante, il importe de souligner les démarches de l'Assemblée de Fabrique pour préserver l'intégrité du bâtiment patrimonial. L'extérieur bénéficie même, en 2011, d'une restauration sous la supervision des architectes Affleck de la Riva. S'ajoute une série de travaux d'entretien pour empêcher la dégradation de l'édifice. Notons également des ouvrages essentiels en électricité et

11 Journal *L'Union Nationale*, Vol 1. No. 108, 10 janvier 1865. et cf. Épître aux Galates chap. 3 verset 28.

12 Rapport pastoral, réponses du curé Beaubien au questionnaire de Mgr Bruchési. 1er janvier 1898.

13 Les délibérations du nouveau Conseil municipal débutent en 1855 autour de Charles Faulkner comme premier maire. Faulkner, décédé en 1873, fut inhumé dans l'ancien cimetière à proximité de la Salle publique.

14 La Ville du Sault-au-Récollet sera annexée à la Ville de Montréal en décembre 1916.

15 Maxime Gervais, sacristain de 1870 à 1914. Actes de la Fabrique 1913-1914.

16 Livre de comptes, 1913-1914.

plomberie visant à assurer la pérennité de la maison peu importe le choix de sa vocation. Contrairement à son extérieur, l'intérieur du bâtiment ne bénéficie d'aucun classement patrimonial. Effectivement, on pouvait s'en convaincre en entrant dans la maison inoccupée à cette époque. Il s'en ressentait une désagréable sensation d'écraser sous les bas plafonds et les divisions en gypse de 1971. Ce sentiment poussait quiconque à vouloir ressortir de cette maison assombrie et inhospitalière. Mais les recherches approfondies des lieux et des archives allaient produire une volte-face. Elle optimisera le potentiel historique architectural et le liera à un projet mobilisateur pour le bien commun.

La Halte de La Visitation

Arrive enfin l'année 2023 et son projet rassembleur qui renoue avec la vocation première des lieux : « la Halte de La Visitation ». Il s'inspire du réseau existant des huit « Haltes Saint-Joseph » disséminées un peu partout au Québec. L'objectif de la Halte consiste à accueillir toute personne de passage voulant être écoutée inconditionnellement, sans jugement, sans prosélytisme et ce, dans un lieu simple mais chaleureux. Outre un bon café, des bénévoles leur offriront une denrée plutôt rare de nos jours : du temps d'écoute. Cela se veut une réponse pour briser la solitude, mal du siècle, qui affecte tant de nos semblables. Les bénévoles, selon les besoins exprimés, pourront aussi suggérer différentes ressources communautaires. Avantageusement située au carrefour de deux sentiers[17] qui plaisent déjà aux randonneurs, la grande salle multifonctionnelle de la Halte de La Visitation, à l'exception des plages horaires consacrées à l'accueil, soit environ trois jours semaine, sera disponible pour une panoplie d'événements : conférences, formations, événements festifs, lancements, expositions, vernissages, mini-concerts, rencontres avant ou après les funérailles etc...

Pour en arriver jusque-là, l'Assemblée de Fabrique a invité M. Jocelyn Duff, architecte, et M. Patrick Goulet, coordonnateur à l'entretien et aux services, au printemps 2023, pour lui faire part de leurs découvertes et de leurs suggestions dans le but de redonner le cachet historique et chaleureux à cette maison. On a tenu compte de l'interprétation des différents cycles de vie de ce bâtiment. Ce décor n'est pas sans rappeler celui de la Maison du Pressoir restaurée en 1985, par un Comité de citoyens, sous l'égide de la Communauté urbaine de Montréal.[18] Les travaux à la Halte ont débuté à l'été 2023 par le retrait des plafonds et des divisions pour retrouver la belle grande aire ouverte d'origine de 9 mètres par 7,6 mètres (30 pi par 25 pi) avec son plafond de 1788 et ses immenses solives. En plein centre de cette surface, on aperçoit une petite rosace en fer forgé qui servait autrefois à l'évacuation du tuyau du poêle central. Les revêtements de plancher, ajoutés au fil des époques, furent retirés pour mettre à jour celui de 1788. Puisque le mur, côté ri-

17 Situés sur le terrain de la Fabrique, un premier sentier permet de rejoindre ceux du parc-nature de l'Île de La Visitation. Les promeneurs foulent le même sol que leurs prédécesseurs qui descendaient vers la rivière aux siècles précédents. Il y avait d'un côté, la muraille du cimetière, et de l'autre, le domaine fortifié du fort Lorette. Ce chemin permettait d'accéder au pont Delisle-Lemoine, appelé aussi pont des Saints-Anges, entre 1849 et 1862. Un deuxième sentier emprunte la direction ouest à l'intérieur du site de l'ancien fort Lorette.

18 C.F. Pinard, Guy, Montréal son histoire et son architecture, Éditions La Presse, 1987, p.129 à 134.

vière, est mitoyen à l'ancienne cuisine d'été et chaufferie, il a été entièrement remis aux pierres. Les trois autres murs laissent voir les pierres pour la partie supérieure qui les constituent (1755 et 1788). On admire une portion des boiseries des bas de murs de 1883 dont un pan incomplet fut récupéré pour la devanture des deux îlots servant d'aire de service et de comptoir lunch. Une rampe d'escalier (1853) incluant ses balustres proviennent de l'ancienne Maison Saint-Janvier. Cette préservation provient de l'intervention du vicaire Claude Turmel au moment de la démolition de cette maison (1971). Le vicaire paroissial, qui fut également directeur du Comité d'art sacré du diocèse, avait fait remiser la rampe d'escalier au grenier du presbytère actuel afin de la préserver. Nous retrouvons dans l'ancienne cuisine d'été (1927) l'aménagement du vestiaire et des sanitaires. On a pris soin d'en conserver le revêtement mural original. Il se compose de planches de type bois de grange dont la partie adossée au mur de pierre, nettement plus ancienne, remonte à l'époque des anciens édicules jouxtés à la Salle publique. C'est de cette époque que provient une bonne partie du mobilier utilisé à la Halte de La Visitation. Les différentes périodes d'occupation nous ont laissé des artefacts composés notamment d'anciennes découpures de journaux utilisées comme isolant et quelques bouteilles de verre oubliées dans le vide sanitaire.

Réjouissons-nous de la pertinence de ce nouveau projet au service du mieux-être et de la dignité de la personne humaine. « *Souvenons-nous* »[19] de ce lieu historique. Cette demeure poursuit dans un esprit tant de continuité que de renouveau, sa mission d'accueil et de rencontres permettant de tisser des liens entre ses visiteurs.

Longue vie à la Halte de La Visitation!

19 « Souvenons-nous » est la devise de la paroisse. Elle est mentionnée en 1926 lors du 175e anniversaire de la construction de l'église (1751-1926). Elle demeure immortalisée sur les sceaux apposés aux documents officiels.

Le petit gigueur

Quel sens donner au « bonhomme dansant »?

André Campeau
Anthropologue

Le « pantin gigueur », objet hybride que j'ai désigné sous le nom de « jérôme dansant » dans le Bulletin 14 (novembre 2023), serait un « objet d'étude inédit », selon l'ethnologue Monique Jutras. Un article, lui aussi paru en novembre 2023, dans la revue de la Société québécoise d'ethnologie, expose le résultat de ses recherches de longue date sur ce curieux objet d'art populaire, ce morceau de patrimoine culturel, qui ne semble pas avoir retenu beaucoup l'attention dans le passé.[1]

Mais... commençons par le début. Après avoir lu le dernier Bulletin de la SHAC, ma sœur Claire me dit que, dans une garde-robe de son appartement, elle a conservé le « jérôme dansant » fabriqué par notre grand-père Eugène.[2] Au cours de la même semaine je reçois un courriel d'information de la Société d'ethnologie et constate que, dans le dernier numéro de la revue *Rabaska*, on a publié un article étoffé sur le « pantin gigueur ». La parenté entre les deux objets est évidente, même si l'un est en métal et l'autre en bois.

La fabrication

L'objet est une figurine articulée qu'un adulte fait danser sur une planche suffisamment flexible pour vibrer en la touchant du doigt. Assis sur la planche, il tient la figurine à l'aide d'une tige habituellement attachée à son dos. Il lui fait danser une gigue, produisant une percussion apparentée à celle des cuillères utilisées pour rythmer les musiques et les danses traditionnelles. La figurine pouvait représenter toutes sortes de personnages : marin, bûcheron, danseur ou autre.

La documentation assemblée par Monique Jutras est impressionnante et comble un vide. Elle repère les sources africaines (Lesotho) et européennes (Italie, Angleterre) de cet objet qui n'est pas tout à fait un jouet puisqu'il est opéré par un adulte : il est à la fois un instrument de percussion et un objet d'art populaire. Dans la forme où on le retrouve actuellement, il aurait émergé en même temps, au milieu du 19e siècle, au Canada français (au Québec, à Montréal), en Angleterre et dans les Appalaches aux États-Unis.

Edouard Z. Massicotte,[3] Robert-Lionel Séguin,[4] Jean-Claude Dupont,[5] Jeanne Pomerleau[6] ont à un moment ou un autre écrit à propos de cet objet sans nécessairement pousser la recherche. Il est notable que l'UNESCO a chapeauté un événement où il en était question. Monique Jutras et d'autres en appellent à sa sauvegarde. Musicienne, elle n'hésite pas à s'en servir comme instrument de percussion dans des pièces de musique traditionnelle. Il n'en demeure pas moins que cet objet était connu pour un usage familial.

Elle dénote des cas de fabrication industrielle et retrouve même des brevets protégeant la propriété intellectuelle de l'objet. Mais surtout, elle fait ressortir une fabrication artisanale par des autodidactes, avec des outils parfois rudimentaires qui travaillent le bois. Tous les objets recensés et photographiés dans sa recherche sont faits en bois, tout comme les marionnettes auxquelles elle les associe. Elle relève aussi les multiples noms servant à le désigner, tant en français qu'en anglais états-unien et britannique.

La rencontre des cultures africaines et européennes aux États-Unis a pu être un moment dans la création de ces figurines articulées. Plusieurs avancent que des échanges dans les chantiers et les camps de bûcherons des Appalaches pourraient être à l'origine de cette création qui servait dans l'animation des soirées. D'autres optent pour des échanges dans le contexte de l'industrialisation par les Britanniques à Montréal. Il n'y a donc pas une seule réponse pour situer l'apparition de ces bonhommes en Amérique du nord-est.

De telles « sphères régionales d'interaction » s'inscrivent dans un assemblage plus vaste, le mode de production capitaliste. Il ressort que le jérôme dansant et le pantin gigueur adviennent non pas dans une société traditionnelle mais dans une société en cours d'industrialisation. Il est remarquable que ces objets d'art populaire sont produits à l'aide de moyens techniques propres à une culture matérielle antécédente, artisanale. Ils se situent au croisement entre un régime qui disparaît et un autre qui émerge.

---

1 Monique Jutras, 2023, « De la marionnette à la planchette au pantin gigueur. Parcours d'un petit gigueur en bois exceptionnel » dans *Rabaska* 21 : 11-64.

2 André Campeau, 2023, « Fragments patrimoniaux. Commentaire sur les ruptures intergénérationnelles », *Au fil d'Ahuntsic, Bordeaux et Cartierville*, Bulletin nº14 : 36-40.

3 Folkloriste et archiviste (1867-1947).

4 Ethnohistorien (1920-1982).

5 Ethnologue (1934-2016).

6 Ethnohistorienne.

Le « jérôme dansant » photographié par Claire Campeau, 2024

La production d'un tel objet renvoie à la production des personnes. Serait-ce que, face à l'industrialisation qui requiert des automates salariés au service de la machine, certains créent des figures illustratives de leur situation, des figures tenues et agitées par des mécanismes extérieurs à soi ? Est-ce que ce sont pour autant des figures de soumission au régime qui se met en place entre le milieu du 19e siècle et le milieu du 20e ? Comment peut-on interpréter ces « bonhommes dansants » ?

Citant la marionnettiste Claire Voisard, Monique Jutras propose une interprétation qui resitue le pantin en bois et, par extension le jérôme en métal, dans le contexte du Québec : « le clergé interdisait la danse » sous toutes ses formes (conçue comme une activité libre). Ceci « conférait (au gigueur) une force révolutionnaire, car le simple fait de danser était une provocation ». Les « bonhommes dansants » donnaient à leur manière « une forme de parole au citoyen opprimé ». Certains les faisaient parler contre les patrons.

La patrimonialisation

Au-delà de l'ethnologie et de l'histoire d'un tel objet, on peut soulever le problème de sa patrimonialisation, soit le fait de tirer l'objet vers le contemporain et l'inclure dans le présent, soit le processus par lequel on en fait un héritage et, avec lui, des héritiers. En d'autres termes, patrimonialiser renvoie à la production culturelle active qui opère une sélection d'objets à étudier, restaurer, présentifier en vue de les partager à l'échelle d'une parenté, d'une localité ou d'une société, et de les transmettre entre générations.

À propos de la transmission du petit gigueur entre générations, toutes sortes de questions émergent, portant sur la persistance, l'appropriation, la réinvention, le refus de l'héritage. Les questions reprennent l'objet à leur compte pour en dire quelque chose. Deux positions entrent en jeu dans le rapport relatif à cet objet : la personne qui hérite ou est susceptible d'hériter si, après inventaire des biens, elle reprend l'objet transmis, et celle qui transmet (ou *de cujus*, la personne de qui la succession est débattue).

La patrimonialisation intervient dans ce rapport social pour ajouter du sens à l'objet hérité par le successeur (le destinateur d'héritage) et lui donner une nouvelle portée en l'inscrivant dans le contemporain. Ceci ne dit pas le sens que le destinataire entend donner à cet objet en le produisant, puis en le donnant de son vivant à des représentants de la génération suivante, sachant pertinemment que ceux-ci vont en user avec leurs enfants. Puisque le métier s'éteint avec lui, l'objet témoigne de sa pratique.

Ce sens-témoin, ajouté à ceux liés à l'art populaire et la musique traditionnelle, ne dépare pas l'objet, même s'il souligne la discontinuité. La patrimonialisation vise précisément la rupture entre deux régimes. Elle entend la raccommoder sans prétendre effacer sa trace. L'objet n'est plus perdu, ni oublié : il acquiert un statut dans le présent, en tant que référent d'un passé et signifiant actuel de ce passé. Alors que la modernité refusait les passés (le vieux, l'ancien), le contemporain les récupère. Pourquoi ?

Le petit gigueur n'est pas issu d'un passé lointain. Il est un produit hybride. Il a été breveté, un produit industriel qui n'a pas duré. Or, les exemplaires patrimonialisés ne sont pas ceux-ci mais ceux fabriqués par des gens qui les ont bricolés, au croisement de l'instrument de musique et du jouet pour enfants, sur le seuil de l'industriel et du moderne. Les bricoleurs seraient, en même temps, des artisans issus d'une longue tradition et des ouvriers qui, à la retraite, ont du temps pour fabriquer ces objets.

Patrimonialiser voudrait donc dire transmettre la rupture temporelle, dont l'objet serait un artefact. Dans un monde où de tels objets sont devenus des produits de consommation sans attaches particulières sinon la marque de commerce imprimée sur l'objet, il renvoie à une aptitude productive perdue, une habileté manuelle oubliée. Alors que l'objet évoque un savoir-faire, celui-ci n'est plus transmis, non plus que les outils qui servaient à le faire. Reste que la patrimonialisation peut recréer une vie sociale autour de l'objet.

2 THE STANDARD, MONTREAL, CANADA.

A STRIKING ILLUSTRATION OF THE DEVELOPMENT

LA COMPAGNIE DES BOULEVARD DE L'ILE DE MONTREAL.

Les proprietes sous le controle de la Compagnie des Boulevards de l'Ile de Montreal comprennent environ 6000 lots a batir, situes sur le BOULEVARD MONKLAND et dans son voisinage immediat, pour la plus grande partie, et dont 1000 lots sont situes dans la Paroisse du Sault-au-Recollet, sur les bords de la riviere des Prairies, vu l'intention de la Compagnie de construire deux boulevards, l'un a l'est et l'autre a l'ouest.

Le Boulevard possede une double voie de tramways sur les deux tiers de son etendue totale, en outre du tuyau principal de distribution d'eau depuis Cartierville jusqu'a St-Laurent, c'est-a-dire pour une distance d'environ trois milles. Ces ameliorations ont ete executees par les differentes municipalites, sans le moindre debourse de la part de la Compagnie des Boulevards. Le systeme d'eclairage par l'electricite et le telephone ont egalement ete installes sur le Boulevard.

Le chemin a ete empierre sur une distance de 2¾ milles, il ne reste qu'a macadamiser la surface pour en faire une voie carrossable parfaite et l'on peut affirmer que ce Boulevard sera bientot macadamise en entier par les nombreuses municipalites a travers lesquelles il passe.

Cette Compagnie possede les meilleures carrieres, qui fournissent la plus belle pierre pour la construction. Il faut aussi mentionner le rond de course "Montreal Jockey Club," qui est regarde comme l'un des plus beaux de l'Amerique et qui se trouve sur la ligne de ce Boulevard.

Le Grand Tronc et le Pacifique Canadien ont, tout les deux, des points de raccordement avec le service des tramways electriques qui parcourent ce Boulevard sur une distance de 3 ou 4 milles, ce qui permet de faire le trafic avec ces importantes Compagnies. Ce Boulevard, une fois qu'il sera parachevé, s'etendra depuis la ligne de ceinture de la Montagne jusqu'a la Riviere des Prairies, apres avoir traverse l'Ile de Montreal. Le Boulevard est situe dans la partie ouest de Montreal et est le premier du genre sur l'Ile.

La Compagnie des Boulevards a environ 25 residences en voie de construction, en outre de celles erigees sur les nombreuses fermes acquises par la Compagnie. Des ecoles de premiere classe et des eglises de toutes denominations existent dans le voisinage de la propriete de la Compagnie.

CANAL DE LA BAIE GEORGIENNE.

Et si le plan projete du Canal de la Baie Georgienne etait mis a execution, ce qui est fort probable, si l'on en croit les rapports de la Chambre des Communes, nos proprietes de Cartierville obtiendraient une valeur indefinie, vu que nous avons 1800 pieds de front sur le chemin public de Cartierville. Dans ce cas, Cartierville deviendrait le port de Montreal pour la raison que tout le trafic de l'ouest se trouverait a passer par la riviere des Prairies.

Bureau: 71 St-Jacques.

EDOUARD GOHIER, Dir.-Gerant

LA COMPAGNIE DES BOULEVARD DE L'ÎLE DE MONTRÉAL[1].

(Réclame publicitaire. Texte français intégral tel que publié en 1908 dans The Standard et notes de la rédaction.)

Les propriétés sous le contrôle de la Compagnie des Boulevards de L'Île de Montréal comprennent environ 6000 lots à bâtir, situés sur le BOULEVARD MONKLAND[2] et dans son voisinage immédiat, pour la plus grande partie, et dont 1000 lots sont situés dans la Paroisse du Sault-au-Récollet[3], sur les bords de la rivière des Prairies, vu l'intention de la Compagnie de construire deux boulevards, l'un à l'est et l'autre à l'ouest.

Le Boulevard possède une double voie de tramways sur les deux tiers de son étendue totale, en outre du tuyau principal de distribution d'eau depuis Cartierville jusqu'à St-Laurent, c'est-à-dire pour une distance d'environ trois milles. Ces améliorations ont été exécutées par les différentes municipalités, sans le moindre déboursé de la part de la Compagnie des Boulevards. Le système d'éclairage par l'électricité et le téléphone ont également été installés sur le Boulevard.

Le chemin a été empierré sur une distance de 2,3/4 milles, il ne reste qu'a macadamiser la surface pour en faire une voie carrossable parfaite et l'on peut affirmer que ce Boulevard sera bientôt macadamisé en entier par les nombreuses municipalités à travers lesquelles il passe.

Cette Compagnie possède les meilleures carrières, qui fournissent la plus belle pierre pour la construction. Il faut aussi mentionner le rond de course "Montreal Jockey Club," qui est regardé comme l'un des plus beaux de l'Amérique et qui se trouve sur la ligne de ce Boulevard. Le Grand Tronc[4] et le Pacifique Canadien ont, tout les deux, des points de raccordement avec le service des

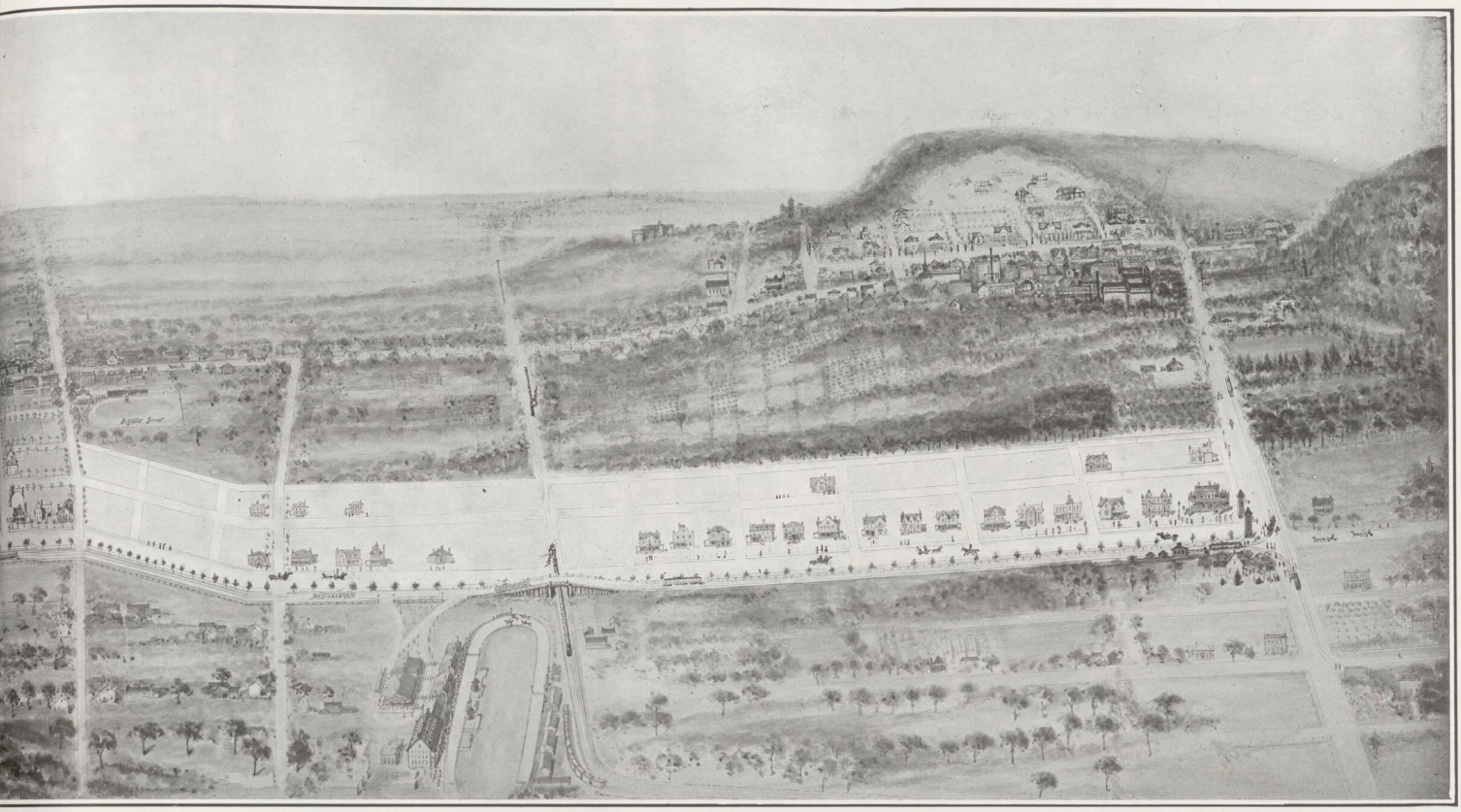
1 *The Standard,* Montréal, pages 2 et 3, 5 septembre 1908. BAnQ numérique, https://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/4464366

2 Aujourd'hui rue O'Brien dans Cartierville et boulevard O'Brien dans Saint-Laurent.

3 Lots dans la municipalité de Bordeaux qui sera annexée par Montréal en 1910.

4 Le Grand Tronc, était une compagnie de chemin de fer canadienne, créée en 1852, pour relier Montréal à Toronto. En faillite en 1919, elle a été reprise

MONTREAL, THE METROPOLIS OF THE DOMINION.



THE MONTREAL ISLAND BOULEVARD COMPANY.

The properties controlled by The Montreal Island Boulevard Company, consist of about 6000 building lots, situated chiefly on the MONKLAND BOULEVARD, and in the immediate vicinity, of which 1000 lots are situated in the Sault-au-Recollet Parish on the border of des Prairies River, as the Company intends constructing two Boulevards, one East and the other West.

The Boulevard has for two-thirds of its entire length a double tramway track, besides the main water pipe from Cartierville to St. Laurent, that is to say for about 3 miles distance. These improvements have been made by the different corporations without one cent of outlay to the Boulevard Company. The electric light and telephone systems have also been installed likewise on this Boulevard.

The Road has been made most substantially for a distance of 2¾ miles, only a stone surface remains to guarantee a perfect carriage way, and it is safe to say that the balance of this Boulevard will be stoned by the several municipalities through which it passes.

This Company owns the very best of stone quarries, which furnish the desired material for Building and Road making purposes.

Mention must be made of the famous "Montreal Jockey Club," now considered equal to the finest in America, which is situated on the line of this Boulevard. Grand Trunk and Canadian Pacific Railways both have connections with the Electric Car Service, which runs over this Boulevard, for a distance of 3 or 4 miles, allowing it to handle traffic with these important Companies.

This Boulevard, when finished, will extend from the Mountain Belt Line, crossing the island and finishing at Riviere des Prairies.

This Boulevard is situated in the West End part of Montreal and is the first of its kind on the Island of Montreal. As will be seen by the panoramic view, the streets are fine and wide; one end of the Boulevard touches the City of Montreal and the other extends to the beautiful des Prairies River, which is now the most popular Summer Resort for Montreal's best families.

The Boulevard Company has about 25 cosey cottages in course of construction, in addition to the several homesteads which were on several farms purchased by this Company.

First class schools and churches of all denominations are in the immediate vicinity of this Company's property.

GEORGIAN BAY CANAL.

As seen by the official proceedings of the House of Commons, this important national undertaking will soon be an assured fact; then this property would become of untold value, as Cartierville would form an immense harbor for the unloading of the enormous traffic arriving from the Great West for shipment to Europe.

Office: 71 St. James Street.

EDOUARD GOHIER,
Managing Dir.

tramways électriques qui parcourent ce Boulevard sur une distance de 3 ou 4 milles, ce qui permet de faire le trafic avec ces importantes Compagnies. Ce Boulevard, une fois qu'il sera parachevé, s'étendra depuis la ligne de ceinture de la Montagne jusqu'à la Rivière des Prairies, après avoir traversé l'Île de Montréal. Le Boulevard est situé dans la partie ouest de Montréal et est le premier du genre sur l'Île.

La Compagnie des Boulevards a environ 25 résidences en voie de construction, en outre de celles érigées sur les nombreuses fermes acquises par la Compagnie. Des écoles de première classe et des églises de toutes dénominations existent dans le voisinage de la propriété de la Compagnie.

CANAL DE LA BAIE GEORGIENNE[5].

Et si le plan projeté du Canal de la Baie Georgienne était mis à exécution, ce qui est fort probable, si l'on en croit les rapports de la Chambre des Communes, nos propriétés de Cartierville obtiendraient une valeur indéfinie, vu que nous avons 1800 pieds de front sur le chemin public de Cartierville. Dans ce cas, Cartierville deviendrait le port de Montréal pour la raison que tout le trafic de l'ouest se trouverait à passer par la rivière des Prairies.

Bureau: 71 St-Jacques.
ÉDOUARD GOHIER[6], Dir.-Gérant

par le gouvernement fédéral canadien qui l'a intégré, en 1923, aux Chemins de fer nationaux du Canada – aujourd'hui le Canadien National.

5 Projet non réalisé de canal navigable reliant le cours de la rivière des Outaouais à la baie Georgienne dans le lac Huron en Ontario.

6 « Édouard Gohier (...) élu sans opposition à trois reprises comme maire de Saint-Laurent, poste qu'il occupa du 25 avril 1893 au 5 février 1901, du 19 janvier 1903 au 19 janvier 1905 et du 7 février 1911 au 4 février 1913 ». http://www.biographi.ca/fr/bio/gohier_edouard_15F.html Pour en savoir plus à son sujet: Geneviève M. Senécal, Édouard Gohier L'homme à l'origine de Cartierville , Au fil dAhuntsic, Bordeaux et Cartierville no. 5, mai 2019.

1. Vue d'ensemble du monument.

Le Calvaire de la Visitation

Entre contemplation, beauté et mystère

Jocelyn Duff
Architecte

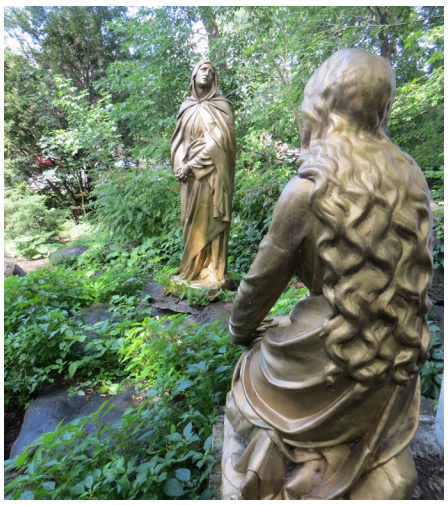
Le monument a été érigé par les Frères de Saint-Gabriel (FSG) en 1945 et reçoit le nom de « Calvaire de La Visitation » en 1991.[1] Il est séparé de la grotte de Lourdes par une distance de cent mètres et accessible pied à partir le boulevard Gouin. Calvaire et grotte coexistaient à l'origine dans les jardins de l'ancienne maison provinciale de la communauté religieuse. Depuis, cette vaste propriété a été fragmentée. Le Calvaire se retrouve aujourd'hui sur le terrain appartenant à l'Archevêché de Montréal (résidence Ignace-Bourget), à la limite ouest de la Fondation Berthiaume-du-Tremblay. On peut s'y rendre de deux manières : de l'ouest, par l'aire de repos dans le stationnement de la résidence Edmond-Laurendeau ou de l'est, par le stationnement du 12350, rue du Fort-Lorette. Par rapport au boulevard Gouin, le monument se situe vis-à-vis l'ancien atelier de l'artiste Suzanne Beaudoin-Dumouchel au 1737, boulevard Gouin est.

À différentes époques, le Calvaire constitue une station d'arrêt pour les processions religieuses *(fig. 2)*. Il est peu documenté comparativement à la grotte de Lourdes. Mais la visite en vaut le détour, ne serait-ce que pour admirer de près les remarquables statues et les pierres imposantes du monticule. L'été, le monument se fond dans la végétation et invite à la contemplation des lieux. Je suggère d'en faire le tour pour découvrir ses multiples facettes. Les statues en fonte de fer bronzée composent un ensemble de quatre personnages : Jésus-Christ sur la croix, Marie, Marie-Madeleine et Jean l'Évangéliste. À l'intérieur du monument s'ajoute un cinquième personnage : le gisant du Christ sur son tombeau, un moulage de ciment d'une seule pièce *(fig. 3)*. Le gisant repose dans un espace fermé inaccessible au public. Les figures présentent une forte

2. La fête de La Visitation le 31 mai 2008.
Photo : Patrick Goulet

3. Le gisant du Christ et son tombeau.
Photo : Patrick Goulet

4 et 5 : Statues de Marie et Marie-Madeleine.



1 « L'église de Montréal », 26 septembre 1991, p.867.

expressivité. Elles s'inscrivent dans la mouvance « saint-sulpicienne », un style artistique qui exprime les sentiments de douceur, de paix et d'extase maîtrisée[2] *(fig. 4 et 5)*. Les statues ont été fabriquées par une manufacture française d'art religieux : l'Union internationale artistique de Vaucouleurs. Cette institution publiait un catalogue de statues qu'elle fabriquait selon la demande à partir d'un modèle créé par un artiste *(fig. 6)*. Le Calvaire de La Visitation se trouve à la page trois du catalogue et porte le numéro 622. Les clients avaient le choix entre deux compositions à quatre personnages de la scène de crucifixion. À la page suivante du catalogue, on trouve le « Christ au tombeau » qui porte le numéro 602.

Les artisans et sculpteurs de l'atelier de Vaucouleurs ont créé une grande variété d'objets religieux : mobilier en bois, vitraux, statues et décors. On retrouve des statues identiques à celles du Sault-au-Récollet à d'autres endroits au Québec, notamment au sanctuaire du Sacré-Cœur à Pointe-aux-Trembles, Sainte-Thècle en Mauricie, Huberdeau dans les Laurentides, Saint-Stanislas-de-Kostka en Montérégie et Pointe-au-Père près de Rimouski. Des œuvres de L'Union artistique de Vaucouleurs se trouvent également aux États-Unis et au Vietnam. Leur transport par voie maritime pouvait poser un risque en période de conflit armé, comme en témoigne les statues manquantes du Calvaire d'Huberdeau (1910-1920). Celles-ci ne sont pas toutes arrivées à destination, car le navire qui les transportait a coulé en mer au lors de la Première Guerre mondiale.

Une coque de béton armé compose la structure sous-jacente qui abrite le tombeau. Cette structure a été conçue de manière à résister au poids des immenses pierres. Le monument dispose d'une entrée principale grillagée à l'avant. Sur la face ouest (côté Edmond-Laurendeau), on peut apprécier l'épaisse structure de béton de style *bunker* qui encadre la sortie de secours *(fig. 7)*. Les styles des deux entrées, rustique et moderne, sont à l'opposé l'un de l'autre. Les pierres massives autour de l'entrée principale produisent l'effet dramatique d'un caveau funéraire ancien. Elles reproduisent de façon convaincante l'image populaire du tombeau sacré dont il est impossible de déplacer les pierres sans intervention divine. L'utilisation d'un seul type de roche contribue à l'harmonie de l'ensemble sur un fond végétal.

La construction du monument a été précédée d'un travail de conception soigné, tant du point de vue esthétique que de l'ingénierie. Des équipements lourds, tels que grues et excavatrices, ont été nécessaires pour l'ériger, bien que nous n'ayons trouvé aucune information sur le montage de la structure. Nous savons que les FSG ont dû faire appel à de l'aide extérieure pour la machinerie et les camions afin d'ériger la partie hors-sol de la grotte voisine.[3] En effet, les FSG disposaient de moyens rudimentaires : un tombereau tiré par un cheval a servi à transporter le remblai jusqu'à l'emplacement de la grotte. Alors que l'histoire des cinq cent cinquante-et-une pierres de la grotte est documentée, un voile de mystère entoure celles du Calvaire.[4] Le matériau homogène indique qu'il a été extrait à un même endroit. La dolomie est une pierre typique du lit de la rivière des Prairies. On la trouve localement dans divers ouvrages du Sault-au-Récollet tels que : le muret de l'école Sophie-Barat, le Site des Moulins, les pilastres de la Maison Paquet (2016, boul. Gouin est), le charnier du cimetière de La Visitation sur le boulevard Henri-Bourassa et les façades latérales de la Halte de La Visitation[5] (1829, boul. Gouin est). La dolomie est une pierre sombre, striée et relativement molle. Cette pierre économique était utilisée pour les ouvrages d'ingénierie mais très peu sur les façades d'apparat des bâtiments parce qu'on on lui préférait, de loin, le calcaire gris de Montréal, noble et résistant.

Les formations géologiques de dolomie se concentrent au Sault-au-Récollet et à l'île de La Visitation, Cartierville, Pierrefonds et Pointe-aux-Carrières à l'île Bizard.[6] Le transport sur une courte distance des grosses pierres, s'ils elles ont été extraites à proximité, aurait comporté un avantage certain pour les instigateurs du monument. Par exemple en 1907, les FSG tirent la pierre de construction de leur noviciat à une centaine de mètres de distance.[7] Les pierres de dolomie ont pu être transportées, cependant, d'une carrière plus éloignée. En 2018, la Société patrimoine et histoire de l'île Bizard et Sainte-Geneviève a produit un document dans lequel le transport de pierres de dolomie s'effectuait par voie navigable.[8] La Pointe-aux-Carrières à l'île Bizard était exploitée exclusivement pour la dolomie depuis le Régime français. Les « cageux », ces radeaux chargés de billes de bois, passaient par le Sault-au-Récollet. Cette importante carrière de dolomie a fourni le matériau composant les murs de soutènement de la plus ancienne partie du canal de Carillon durant la première moitié du XIX^{e} siècle. Le transport s'effectuait par barges jusqu'à la rivière des Outaouais. Les pierres de Carillon sont sciées de façon identique à

2 « Union internationale artistique de Vaucouleurs », Wikipedia.org.

3 *Présence gabriéliste au Sault-au-Récollet 1891-1991*, Album souvenir, Montréal, pages 72-75.

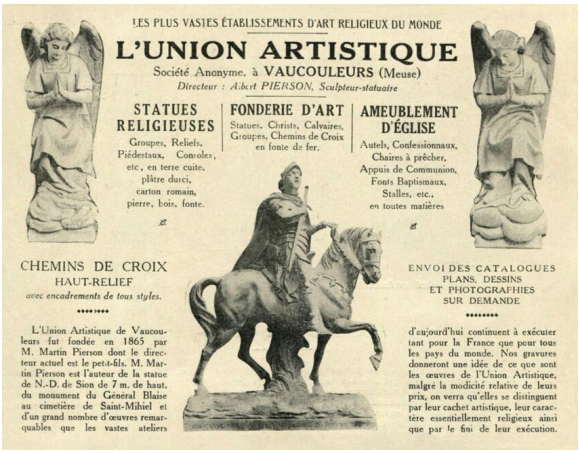
4 Une rencontre du comité Recherche et archives de la SHAC a eu lieu en 2017 avec l'archiviste de la maison provinciale des FSG.

5 Pour la Halte de La Visitation, voir l'article de M. Patrick Goulet dans ce numéro.

6 *Carte des sols des îles de Montréal-Jésus-Bizard*, Service des fermes expérimentales, Ottawa, 1952.

7 Présence gabriéliste..., op. cit., p.19.

8 Vidéo youtube.com : « Les pierres flottantes de l'île Bizard », 2018.


LES PLUS VASTES ÉTABLISSEMENTS D'ART RELIGIEUX DU MONDE

L'UNION ARTISTIQUE

Société Anonyme. à VAUCOULEURS (Meuse)

Directeur : Albert PIERSON, Sculpteur-statuaire

STATUES RELIGIEUSES
Groupes, Reliefs, Piédestaux, Consoles, etc., en terre cuite, plâtre durci, carton romain, pierre, bois, fonte.

FONDERIE D'ART
Statues, Christs, Calvaires, Groupes, Chemins de Croix en fonte de fer.

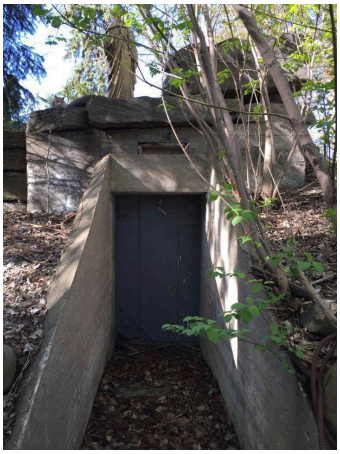
AMEUBLEMENT D'ÉGLISE
Autels, Confessionnaux, Chaires à prêcher, Appuis de Communion, Fonts Baptismaux, Stalles, etc., en toutes matières

CHEMINS DE CROIX
HAUT-RELIEF
avec encadrements de tous styles.

ENVOI DES CATALOGUES PLANS, DESSINS ET PHOTOGRAPHIES SUR DEMANDE

L'Union Artistique de Vaucouleurs fut fondée en 1865 par M. Martin Pierson dont le directeur actuel est le petit-fils. M. Martin Pierson est l'auteur de la statue de N.-D. de Sion de 7 m. de haut, du monument du Général Blaise au cimetière de Saint-Mihiel et d'un grand nombre d'œuvres remarquables que les vastes ateliers d'aujourd'hui continuent à exécuter tant pour la France que pour tous les pays du monde. Nos gravures donneront une idée de ce que sont les œuvres de l'Union Artistique, malgré la modicité relative de leurs prix, on verra qu'elles se distinguent par leur cachet artistique, leur caractère essentiellement religieux ainsi que par le fini de leur exécution.

6 : Publicité de l'Union internationale artistique de Vaucouleurs.



7 : Sortie secondaire sur le côté du monument.

L'intérêt patrimonial et esthétique du Calvaire s'ajoute à sa fonction religieuse. L'histoire de ce monument d'Ahuntsic est peu connue. La reproduction des statues réalisées à partir d'un modèle ne diminue en rien leur valeur artistique parce qu'elles s'agencent à des aménagements paysagers originaux et différents d'un lieu à un autre. Le Calvaire de La Visitation constitue l'un des plus beaux avec sa mise en scène d'apparence naturelle. La pression du développement urbain et les changements de propriétaires constituent un défi pour leur préservation.

celles du Calvaire de La Visitation.

Les pierres du Calvaire montrent des traces de coupe selon d'anciennes méthodes d'extraction. Elles portent les marques d'outils en usage avant l'ère industrielle. Des séries de trous réalisés avec des tiges métalliques et marteaux-pics sont visible *(fig. 8)*. Cette technique permettait aux carriers d'insérer des éclateurs de roche dans les trous. Ils fendaient le roc à l'aide de masses et forçaient une ligne de faille. Le morceau était ensuite scié manuellement. Les angles légèrement arrondis des pierres du Calvaire montrent des signes d'usure par érosion. Des blocs érodés aux formes complexes d'obliques et de parallélépipède s'emboîtent parfaitement les uns aux autres, sans rapport apparent avec le monument. Un morceau d'arc est visible, ayant peut-être fait partie d'une voûte *(fig. 9)*. En 2018, un percement de roche en forme de meurtrière a été identifié lors d'une visite sur les lieux par monsieur Yvon Gagnon de la Société d'histoire d'Ahuntsic-Cartierville *(fig. 10)*. Cette pièce est identique aux meurtrières qui percent les murs épais des tours du fort de la Montagne au Grand Séminaire de Montréal sur la rue Sherbrooke Ouest. Une autre observation étonnante : les grandes pierres du Calvaire sont pour la plupart en forme d'éperon. Elles comportent un angle constant de 80 ou 100 degrés et jamais droit à 90 degrés, comme pour les coins de bâtiments.

Compte tenu :

- de la dimension imposante des pierres;
- de la présence d'une formation géologique de dolomie locale;
- des traces d'érosion postérieures à la coupe des pierres;
- de marques d'anciennes techniques d'extraction de la pierre;

les pierres du Calvaire, assemblées durant la période 1940-1945 ont pu être récupérées d'un ouvrage plus ancien situé à proximité. La récupération de pierres était une pratique courante dans le Sault-au-Récollet lorsqu'on voulait se délester de pierres encombrantes à la suite d'une démolition ou d'un incendie. Celles du Calvaire pourraient provenir des vestiges d'une ancienne digue, des piliers du pont des Saints-Anges[9] ou de la mission sulpicienne du fort Lorette.[10]

8 : Traces de marteaux-pics dans la roche forçant une ligne de faille. Dans l'encadré : un trou dans lequel le carrier enfonçait une tige de métal.

9 : Assemblage de blocs: arc et emboîtement de formes irrégulières (encerclé).

10 : Assemblage de deux pierres formant une meurtrière.

9 Démoli en 1874 selon le Laboratoire de patrimoine et d'histoire, UQÀM.

10 Le « magasin de munitions », par exemple, a été démantelé en 1928 sur une propriété appartenant à l'époque aux Frères de Saint-Gabriel. Des vestiges de murs étaient encore visibles sur une photographie aérienne de 1947 (Ville de Montréal).

Printemps des commémorations *Printemps du patrimoine : vers 2026*

Chronique Sauvegarde et mise en valeur du patrimoine

Martin Rodrigue
Administrateur de la SHAC, responsable du comité Sauvegarde du patrimoine

Valérie Eme
Vice présidente de la SHAC

Depuis les Sulpiciens, Seigneurs de Montréal, du Fort-Lorette au Site des Moulins et de l'Église de la Visitation-de-la-Bienheureuse-Vierge-Marie jusqu'au Couvent des sœurs du Sacré-Cœur et aux fameux peintres oubliés de la Montée St-Michel nous arrivons, lors des cinquante dernières années, à la militance pour la préservation de l'Ancien-Village-du-Sault-au-Récollet.

En 1663, les prêtres de Saint-Sulpice, déjà propriétaires de la Seigneurie de Saint-Sulpice à Paris, firent l'acquisition de la Seigneurie de l'Île de Montréal. Dès 1696, ils créèrent leur mission sur le site du fort Lorette en plein cœur du Sault, il y aura 330 ans déjà en 2026… S'ensuivit l'inauguration du premier moulin du Sault en 1726, bâti sur une digue construite pour l'occasion entre l'île de Montréal et l'île de la Visitation : 300 ans d'histoire à célébrer « en grande » en 2026 ! Rendez-vous avec l'Histoire, rendez-vous citoyens, culturels et patrimoniaux auquel nous travaillons afin de créer un mouvement citoyen vers 2026 pour ce district aujourd'hui devenu le Sault-au-Récollet.

Événement Retrouvailles, printemps 2024

La deuxième édition de l'événement Retrouvailles s'est déroulée le 8 mai dernier à la Maison du Pressoir. Cette soirée pour les membres seulement a rassemblée 38 personnes, dont plusieurs ont partagé avec l'assistance certains des moments forts des derniers mois ou à venir, en commémoration d'événements marquants pour l'Ancien-Village-du-Sault-au-Récollet, avant d'échanger chaleureusement autour d'un buffet informel.

Reprenant plusieurs informations partagées lors de ces Retrouvailles, cette chronique rend compte des faits saillants concernant la sauvegarde et la mise en valeur du patrimoine au cours des derniers mois.

Martin Rodrigue, maître de cérémonie, avait convié plusieurs invités à prendre la parole, à commencer par Jacques Lebleu, président de la SHAC, suivi de Jérôme Normand[1], Patrick Goulet[2], Diane Archambault-Malouin[3], et Isabelle Quentin, nouvelle éditrice du Journal des voisins.

Commémoration du 300e anniversaire du Site des Moulins de l'île de la Visitation

Dans le dernier numéro du bulletin *Au fil d'ABC*, nous évoquions l'intention de la Ville-centre d'investir pour la restauration de l'infrastructure bâtie du Site des Moulins, pour retrouver, à tout le moins, les éléments de la dernière restauration réalisée en 1998 : des arches de métal symbolisant la hauteur et la largeur du plus vieux site proto-industriel de la Nouvelle France, du temps de la Seigneurie française, soit plusieurs générations avant l'ère industrielle britannique du début du 19e siècle.

Le Site des Moulins est un joyau patrimonial qui représente une valeur fondamentale pour notre Société d'histoire et pour l'AVHSR, dont la mission primordiale est la préservation et la mise en valeur de ce site patrimonial d'exception qu'est l'Ancien-Village-du-Sault-au-Récollet.

Lors de la deuxième édition de la Fête des Récoltes des Amis du village historique du Sault-au-Récollet (AVHSR) en octobre 2023, Martin Rodrigue faisait état de la première annonce de la Ville-centre de Montréal. Publiée en annexe[4] de l'avis de projet de Restauration des berges du parc-nature de l'Île-de-la-Visitation des suites de la première rencontre de « Formalisation d'une table de travail mixte SHAC / Ville de Montréal / AVHSR » à la fin de l'automne 2023, la Ville-centre confirmait sa volonté de :

1 Conseiller de la Ville de Montréal, district du Sault-au-Récollet, membre du Comité consultatif d'urbanisme d'Ahuntsic-Cartierville, et membre de la Commission sur l'eau, l'environnement, le développement durable et les grands parcs

2 Coordonnateur entretien et services de l'église de la Visitation de la Bienheureuse-Vierge-Marie du Sault-au-Récollet

3 Présidente de la Société d'histoire du Domaine-de-Saint-Sulpice

4 Ministère de l'Environnement, de la Lutte contre les changements climatiques, de la Faune et des Parcs. ***Restauration des berges du parc-nature de l'Île-de-la-Visitation***, septembre 2023. https://www.ree.environnement.gouv.qc.ca/projet.asp?no_dossier=3211-02-337

- restaurer, stabiliser et conserver l'empreinte des vestiges des anciens moulins ;
- mettre en valeur le paysage et le caractère riverain du site ;
- mettre en valeur la présence de l'eau et son rôle historique d'ouvrage de régulation des eaux ;
- protéger, conserver et mettre en valeur les ressources archéologiques.

Devant Jérôme Normand, Martin Rodrigue a notamment rappelé certains objectifs ambitieux au-delà de la commémoration, qui contribueraient à la pérennisation des investissements effectués : « (...) Certes, cela nécessitera des sous et la Ville-centre nous confirme un budget de plus de 10 millions pour la restauration du Site, mais nous devons nous donner les moyens de la mise en valeur patrimoniale non seulement du patrimoine bâti mais aussi du patrimoine naturel de cet écosystème floral et aquifère très particulier... Et en ce sens, un autre niveau de réflexion nous interpelle : la volonté citoyenne et politique pour la création d'un centre d'observation du débit des eaux in situ dans la Maison du Meunier, pour observer la dynamique particulière des eaux, son rôle historique en matière d'énergie hydraulique, sa faune, sa flore et son environnement... Donnons-nous les moyens réels de faire d'une pierre plusieurs coups, donnons-nous les moyens de nos ambitions! »

Jérôme Normand a confirmé son engagement et celui de la Ville en faveur de plusieurs développements pour l'arrondissement d'Ahuntsic-Cartierville, particulièrement pour le district du Sault-au-Récollet, pour sauvegarder, restaurer, mettre en valeur et célébrer la mémoire unique de ce lieu et accroître sa visibilité au sein des circuits touristiques, culturels et patrimoniaux de Montréal.

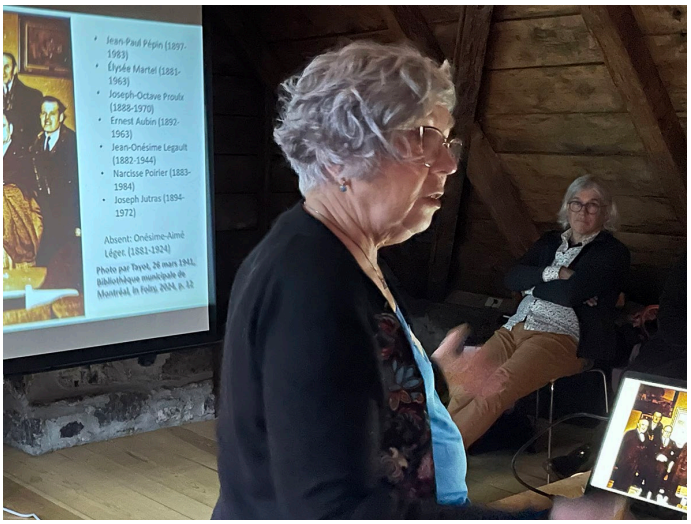
Transformation de la Maison du bedeau en Halte ouverte à la communauté et 275e anniversaire de la Visitation en 2026

Que dire de l'église de la Visitation-de-la-Bienheureuse -Vierge-Marie, œuvre du maître-maçon Charles Guilbault et du charpentier Joseph Valade en 1751? Patrick Goulet nous a présenté le dernier développement de la Fabrique pour la mise en valeur globale de ce site unique : la transformation de la Maison du bedeau en Halte ouverte à la communauté! Tous les membres de la SHAC sont chaleureusement conviés à l'inauguration de ce nouvel espace de rencontre ouvert à tous, le 30 mai prochain. Rappelons que cette superbe église, la plus vieille de Montréal encore debout datant de la Seigneurie française, a été récemment restaurée et célébrera aussi son 275e anniversaire en 2026...

Le point sur la restauration de l'école Sophie-Barat

Que dire aussi du Couvent des Sœurs du Sacré-Cœur, un manoir inauguré en 1858, de l'histoire de la Congrégation

Jérôme Normand



Diane Archambault-Malouin

Jacques Lebleu

Photos : Valérie Eme et Jacques Lebleu, SHAC

Martin Rodrigue

Patrick Goulet

Isabelle Quentin

de Madeleine Sophie-Barat qui contribua à tisser la toile de l'éducation pour tous, en route vers son 175e anniversaire en 2033? Consolidant les frontières ouest de l'Ancien-Village, le Couvent des Sœurs du Sacré-Cœur à vocation éducative bourgeoise et religieuse est devenu aujourd'hui l'école secondaire Sophie-Barat sous la férule de la CSDM puis du CSSDM, pour l'éducation à vocation civile et citoyenne de tous les étudiants d'Ahuntsic.

Depuis 2021, la réflexion sur le devenir du site patrimonial de l'école Sophie-Barat fait l'objet d'un suivi attentif de la part de la SHAC et de plusieurs organismes du Sault-au-Récollet, dont la Fondation Sophie-Barat. Les travaux majeurs de préservation et d'agrandissement en cours ou envisagés, tant dans le bâtiment principal que dans les autres localisations de l'école, représentent pour le CSSDM le premier chantier de cette ampleur tant sur le plan des enjeux patrimoniaux (la plus ancienne école du CSSDM), qu'en matière d'impacts auprès de la communauté (délocalisations des élèves, construction d'école transitoire, augmentation de la population scolaire, etc.), de budget (évalué à 100 M$ en 2021, révisé à 161 M$ dès 2022[5], toujours pas finalisé ni engagé en 2024...) ou de durée (7 à 10 ans avant le retour des élèves).

Depuis deux ans, le CSSDM prenait soin d'inviter la communauté de l'école à des assemblées d'information et d'échanges sur les grandes orientations du projet et de ses échéanciers. Force est de constater que cette ouverture n'est plus depuis quelques mois. La SHAC, en contact étroit avec plusieurs sources proches du dossier, déplore ce changement de ton depuis la rencontre du 29 février dernier, convoquée par M. Chaput, directeur général adjoint du CSSDM, où parents, enseignants et membres du conseil d'établissement (CÉ) ont vainement tenté d'obtenir des précisions sur les options d'aménagement, d'agrandissement, les délocalisations des élèves, ou les rénovations nécessaires dans les divers bâtiments.

La sauvegarde et la mise en valeur de l'aspect patrimonial du site du bâtiment principal et des ruines de l'ancien externat sont, certes, jugées incontournables par les acteurs directement impliqués au sein des comités de travail de l'école, les équipes d'architectes et les chargés de projet responsables de préparer le dossier d'affaires avant janvier 2026. Cependant, les pressions politiques s'accroissent de la part du CSSDM pour alléger les contraintes et restreindre l'accès du public aux réflexions en cours. Le CSSDM refuse aujourd'hui toute prise de parole publique sur Sophie-Barat, repousse *sine die* les consultations publiques promises de longue date et ne souhaite rencontrer

5 Marco Fortier. « La confiance s'effrite à l'école Sophie-Barat », *Le Devoir*, 2 avril 2022 www.ledevoir.com/societe/education/694815/education-la-confiance-s-effrite-a-l-ecole-sophie-barat

le CÉ[6] qu'« en temps et lieu », soit possiblement après que les décisions aient été entérinées… Autant dire que, plutôt que de rassurer la communauté, ce manque d'ouverture et de transparence renforce au contraire les craintes de tout un chacun. Nous n'avons donc, à ce jour, aucune information officielle sur la manière dont le CSSDM envisage l'avenir des lieux.

Pour terminer sur une note optimiste, mentionnons le projet enthousiasmant du documentaire cinématographique *Habiter les ruines – le film*, initié par l'enseignant Michel Stringer, membre de la SHAC, les réalisateurs **Pascale Ferland** et **Martin Laroche** , l'auteur **Pierre Lefebvre** et soutenu, entre autres, par la Fondation Sophie-Barat. Ce projet artistique de longue haleine se veut une méditation historique, politique et poétique sur l'éducation et la transmission du savoir et vise à documenter les défis posés par la restauration et la modernisation de cette maison d'enseignement fondée en 1858 par les Dames du Sacré-Cœur. Une première série d'ateliers pédagogiques et pratiques s'est déjà déroulée de janvier à juin à l'école, permettant aux élèves de s'immerger dans l'univers de la production audiovisuelle, de la recherche documentaire et de la prise de vue. Le projet est toujours en attente d'une autorisation formelle par les services de communication du CSSDM. Advenant un refus de collaboration, la production d'un documentaire « indépendant » pourrait éventuellement être maintenue à condition – et c'est un enjeu important – d'en obtenir le financement par de nouveaux partenaires. Un grand dossier à suivre, donc… dont la SHAC continuera à vous tenir informés dans les prochains Bulletins.

Patrimoine culturel : hommage aux artistes

Que connaissons-nous réellement des peintres de la Montée Saint-Michel »? Diane Archambault-Malouin était présente lors du récent lancement de cette grande fresque rétrospective, un magnifique corpus illustré de plus de 600 pages, intitulé « Les peintres de la Montée Saint-Michel, rédigé par Richard Foisy. Elle nous a rappelé l'histoire et les réalisations de ce groupe de peintres figuratifs tirant jusqu'au fauvisme, mais n'adhérant pas au Mouvement du Refus global, ni au surréalisme, ni au cubisme… « Ils camperont même régulièrement sur place dans les années 1920, pour pouvoir peindre le soir, la nuit et le lever du jour », dans ce boisé de Saint-Sulpice, précisait Mme Diane Archambault-Malouin. Un ouvrage de référence publié aux Presses de l'Université de Montréal, désormais disponible auprès de la SHAC, de la SHDSS et de l'AVHSR.

Patrimoine et engagement citoyen au Sault-au-Récollet, 1976-2026 : rendez-vous le 29 mai!

Jacques Lebleu a ensuite annoncé la tenue d'une conférence le 29 mai à l'école Sophie-Barat Annexe, consacrée à 50 années d'engagement citoyen, de 1976 à 2026. Avec Paul Carle, co-fondateur en 1976 de la Société de conservation du Sault-au-Récollet, Denis Vézina avec qui la Corporation de la Maison du Pressoir deviendra Cité-Historia en 1988, et Martin Drouin (UQAM), membre du Conseil du patrimoine, qui codirige un projet de recherche sur l'engagement citoyen en histoire et patrimoine, nous retracerons les moments clés de la militance pour la préservation et la mise en valeur du Sault-au-Récollet, son patrimoine bâti et historique et les berges de la rivière des Prairies.

Dossier patrimoine : *entre richesse et indifférence !*

Pour terminer les présentations formelles, Isabelle Quentin, nouvelle éditrice du *Journal des voisins* a présenté son dernier dossier thématique, édition printemps 2024. Un clin d'œil réflexif sur ce dossier consacré à l'arrondissement, à relire lettre par lettre, texte par texte… Un dossier à garder en vie et à enrichir de nos réflexions, pour l'accomplissement de nos missions respectives en lien avec l'arrondissement Ahuntsic-Cartierville et l'île de Montréal!

Concernant le Site des Moulins, un rectificatif s'impose face à ce qui fut publié dans ce dossier du *Journal des voisins*. La SHAC n'a pas accepté de collaborer avec l'arrondissement pour faire avancer un projet de requalification du site. Ce sont plutôt l'AVHSR et la SHAC qui, depuis le début de la pandémie, ont sollicité Jérôme Normand avec constance et récurrence afin de lancer le dossier de la commémoration du 300e anniversaire du Site des Moulins! Proposition acceptée, qui nous a conduits dès lors à créer un comité *ad hoc* à même l'AVHSR et la SHAC, coordonné par l'arrondissement, auquel participent à ce stade également le Service des grands parcs et la Ville-centre.

6 Le CÉ qui DOIT « *approuver l'utilisation des locaux ou immeubles mis à la disposition de l'établissement* » Pouvoirs d'un conseil d'établissement, ses rôles et collaborateurs - https://laurier.cssdm.gouv.qc.ca/files/Pouvoirs_conseil_etablissement_roles_collaborateurs.pdf

Verveine hastée.
Photo : quietlymagical / Picture This
Licence : CC BY 4.0

Jardin d'été

Favoriser les espèces indigènes pour la biodiversité

Julie Faure,
Chargée de projets,
GUEPE

Vous avez peut-être récupéré quelques fleurs annuelles et plantes potagères lors du don de fleurs organisé par Ville en vert le 25 mai dernier. Chaque année, cet événement sonne le temps de fleurir les jardins, les ruelles ou encore les carrés d'arbre.

Bien qu'à ce temps de l'année les semis intérieurs, plantés depuis quelques mois, soient déjà grands et prêts à rejoindre la terre ferme (ou des pots), il n'est pas pour autant trop tard pour se lancer dans le jardinage!

Entre la fin du mois de mai et le début du mois de juin, c'est assurément le moment parfait pour fleurir son espace vert, que ce soit pour mettre en terre des plants qu'on a soigneusement fait grandir à l'intérieur, ou pour transvaser des plantes achetées en pépinière ou au marché.

Qu'on ait une passion pour le jardinage depuis des années, ou qu'on s'initie à l'horticulture, la grande question qui se pose reste la même : quoi planter?

Indigène, le mot clé pour prendre soin de l'environnement

Même si on a la main verte depuis des décennies, cela ne veut pas dire qu'on fait vraiment attention à ce que l'on plante dans son jardin. Une très grande partie des plantes que l'on peut se procurer pour verdir son chez-soi est tropicale. Ce ne sont donc pas des plantes que l'on retrouve naturellement au Québec.

Attention, une espèce qui est originaire de l'autre bout de la planète n'est pas forcément problématique! Il est donc possible de faire pousser des légumes ou des fleurs tropicales sans souci, à condition de faire attention à leur dispersion (par les graines ou les racines). Beaucoup étant des plantes annuelles ou qui ne résistent pas au gel, ce dernier point est donc peu inquiétant.

Cependant, plusieurs plantes qu'on avait pour habitude de mettre dans les jardins (comme la renouée du Japon ou la grande bardane) se sont avérées néfastes pour la biodiversité québécoise et même la population : la renouée envahit très rapidement le milieu en développant un réseau de racines difficile à arracher, en étouffant les cours d'eau et en cassant les canalisations et les routes.

Cette espèce, comme plusieurs autres qu'on retrouve malheureusement souvent dans les espaces verts, est ce qu'on appelle une espèce exotique envahissante. Exotique parce qu'elle est originaire d'une autre région du globe, et envahissante, car elle se développe très (trop) bien dans son nouvel environnement, au détriment des espèces locales.

A contrario, une espèce qui pousse naturellement au Québec est désignée comme indigène. Ce terme ne vous est sûrement pas inconnu, car depuis quelques années, il est de plus en plus mis de l'avant sur les plantes que l'on peut se procurer, pour inciter à les mettre dans nos jardins.

Plusieurs espèces indigènes sont des incontournables du jardin : l'ancolie du Canada, la verveine hastée, la rudbeckie laciniée, la violette du Canada, l'aster à grandes feuilles, l'adiante du Canada, la clématite de Virginie, la monarde fistuleuse...

La liste est longue!

En prime, ces espèces indigènes sont, pour la plupart, des vivaces, permettant ainsi d'avoir un jardin durable qui repousse presque tout seul!

Quel jardin pour le mois de juin?

C'est bien beau toutes ces définitions, mais finalement qu'est-ce qu'on plante au mois de juin?

Selon ses envies et ses besoins, notre jardin, balcon ou espace vert partagé peut avoir plusieurs utilités. Ce peut être pour attirer les pollinisateurs et favoriser la biodiversité, pour se nourrir,

juste pour le plaisir des yeux, ou encore une combinaison de toutes ces raisons!

Les plantes comestibles

Si l'on jardine pour se sustenter, juin est le mois de tous les possibles en matière de plantation. C'est le moment où l'on va garnir le potager en plants d'aubergine, cerise de terre, concombre, melon, courgette, piment et tomate!

Les pots peuvent également être fournis en fines herbes ou plantes aromatiques qui serviront à donner de la saveur aux plats et boissons tout au long de l'été et même plus tard dans l'année!

Les plantes nectarifères

Si beaucoup de plantes tropicales qui peuvent orner le jardin ou le balcon ne sont pas envahissantes, elles ne sont pas forcément bénéfiques pour l'environnement non plus. Plusieurs de ces plantes qui font de belles fleurs colorées ont été croisées en pépinière et ne fournissent plus ou très peu de nectar. Alors que l'on pense apporter une belle source de nourriture pour les pollinisateurs en mettant de l'avant ces belles tropicales, l'effet sur ces animaux est alors malheureusement bien décevant.

Puisqu'il est bien difficile de déterminer le potentiel nectarifère d'une plante tropicale (à part si l'on est expert horticole), il est plus aisé de porter notre sélection végétale sur les plantes indigènes. Pour ces espèces que l'on peut se procurer assez aisément, il est souvent indiqué lesquelles offrent une belle ressource en nectar ou en pollen. Votre jardin se transforme alors assurément en oasis de biodiversité!

Parmi les plantes indigènes nectarifères, l'on retrouve facilement, on compte l'asclépiade commune (plante hôte du papillon monarque), le penstemon hirsute, l'aster de Nouvelle-Angleterre, l'immortelle blanche ou encore la verge d'or.

Si vous avez participé à la distribution de fleurs dans le quartier, vous avez peut-être eu la chance de mettre la main sur des semences de fleurs indigènes et nectarifères qui y étaient nouvellement offertes! Pour celles et ceux qui ont manqué leur chance, vous pouvez toujours vous en procurer à la jardinothèque de la bibliothèque d'Ahuntsic, et même à la bouturothèque de Cartierville. Faites vite avant qu'il n'en reste plus!

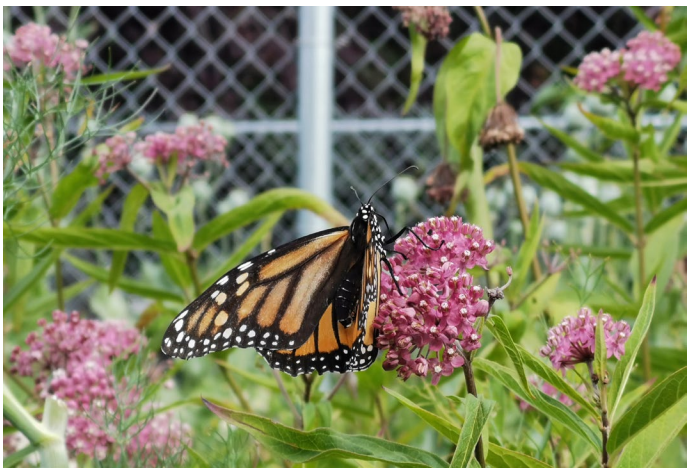
Les vivaces

Que ce soit pour favoriser la biodiversité ou bien juste pour le plaisir des sens, une grande partie des espèces indigènes que l'on peut planter dans les jardins sont des plantes vivaces, c'est-à-dire qu'elles résistent à l'hiver et repartent de plus belle les années suivantes.

Pour les personnes férues de jardinage, c'est toujours un émerveillement de voir son dur travail repartir seul l'année suivante, et souvent doubler de volume.

Floraison de l'amélanchier. Photo : David J. Stang. Licence : CC-BY-SA-4.0

Les fruits de l'amélanchier se nomment amélanches. Photo : Gilles Ayote. Collection botanique de l'Université Laval. Licence : CC-BY-SA-4.0



Un monarque sur une asclépiade incarnate au potager *Au courant,* un des espaces agricoles urbains de Cultures solidaires de Ville en vert. Photo : Samar Kiame

Et pour celles et ceux qui s'essayent à cette pratique, c'est se rendre la tâche plus facile que de choisir de planter des vivaces, et au bout d'un ou deux ans de n'avoir qu'à regarder pousser le fruit de ses efforts.

Les plantes indigènes et nectarifères citées plus tôt sont toutes des vivaces!

Jardiner tout au long de l'été

Si les mois de mai et juin sont une belle période pour commencer son jardin, cela ne veut pas dire qu'on ne peut pas planter plus tard.

Les récoltes tardives

Si vous avez un potager ou une parcelle de jardin communautaire, vous pouvez prévoir une rotation de vos récoltes tout au long de l'été, et même jusqu'en automne.

On retrouve trois jardins communautaires dans Ahuntsic, un dans Bordeaux-Cartierville, deux dans Saint-Sulpice et deux à Sault-au-Récollet. Que de choix pour jardiner proche de chez soi! Bien que l'attente soit longue pour y avoir une place, on ne perd rien à tenter sa chance.

Au Québec, les plantes à récolte tardive sont, par exemple, la laitue, le chou frisé, la coriandre, l'épinard, le radis, le navet ou encore le bok choy. Ce sont des plantes à croissance rapide qui ne craignent pas le gel. Même l'ail se plante en octobre.

Pour bien retenir les différents moments de plantation et de récolte pour vos plantes nourricières, vous pouvez vous aider de calendriers. De plus certaines plantes nécessitent de faire pousser les semis en intérieur avant de les mettre dans le sol, alors que d'autres peuvent être plantés directement en extérieur. Plusieurs calendriers de semis sont disponibles gratuitement.

Préparer l'année suivante

La fin de l'été ne sonne pas forcément la fin des plantations. En effet, c'est le moment idéal pour préparer l'année suivante. Les plantes à bulbes vont être plantées juste avant l'automne, au moment du nettoyage des parcelles vertes. Les bulbes passeront l'hiver bien au chaud sous la terre et la neige, avant d'être dans les premières à pointer le bout de leurs feuilles pour annoncer le printemps.

La fin de l'été et l'automne sont également les meilleures saisons pour planter des arbres et arbustes, qui vont avoir un peu de temps pour étendre leurs racines et se fixer solidement au sol avant les premières neiges, sans le stress des grandes chaleurs de l'été.

Vous pouvez vous procurer un arbre pour votre jardin grâce à l'initiative *Un arbre pour mon quartier*, ou en pépinière.

Voici une panoplie d'outils pour verdir votre balcon, jardin, ruelle verte, carré d'arbre ou encore votre parcelle de jardin communautaire.

Bonne saison de jardinage!

Ressources dans l'arrondissement

- **GUEPE** propose des kiosques éducatifs sur différentes thématiques en lien avec le jardinage : L'ABC de la pollinisation, Fruit ou légumes ou encore La saisonnalité des récoltes vous permettront d'apprendre ou de fortifier vos connaissances sur les plantes du jardin : https://www.guepe.qc.ca/activites/kiosques-de-decouverte
- En plus d'organiser le don de plantes au printemps, **Ville en vert** organise des ateliers et conférences sur les plantes et s'occupe de plusieurs jardins communautaires : https://villeenvert.ca/activites-ateliers-et-conferences/
- **AU-LAB** propose des webinaires et conférences (les RDV AgriUrbains), diverses formations et une école d'été sur l'agriculture urbaine : https://www.au-lab.ca/formations

Listes de plantes vivaces indigènes et mellifères

- Espace pour la vie : https://espacepourlavie.ca/des-plantes-indigenes-pour-votre-jardin
- Fondation David-Suzuki : https://fr.davidsuzuki.org/mode-de-vie/quelles-plantes-indigenes-attirent-les-pollinisateurs-au-quebec/
- Ville de Montréal : https://portail-m4s.s3.montreal.ca/pdf/tableau_informatif_sur_les_6_especes_projet_semences_ville.pdf

Calendriers de semis et de récoltes

- https://espacepourlavie.ca/calendrier-de-semis-de-legumes
- https://www.ecohabitation.com/media/uploads/2022/04/20/calendrier-des-semis-zone-5-montreal-ecohabitation-ver22044.pdf
- https://www.alimentsduquebec.com/fr/blogue/bon-a-savoir/aide-memoire-des-recoltes-profitez-pleinement-des-fruits-et-legumes-de-saison
- https://archives.equiterre.org/sites/fichiers/calendrier-des-disponibilites-des-fruits-et-legumes_0.pdf

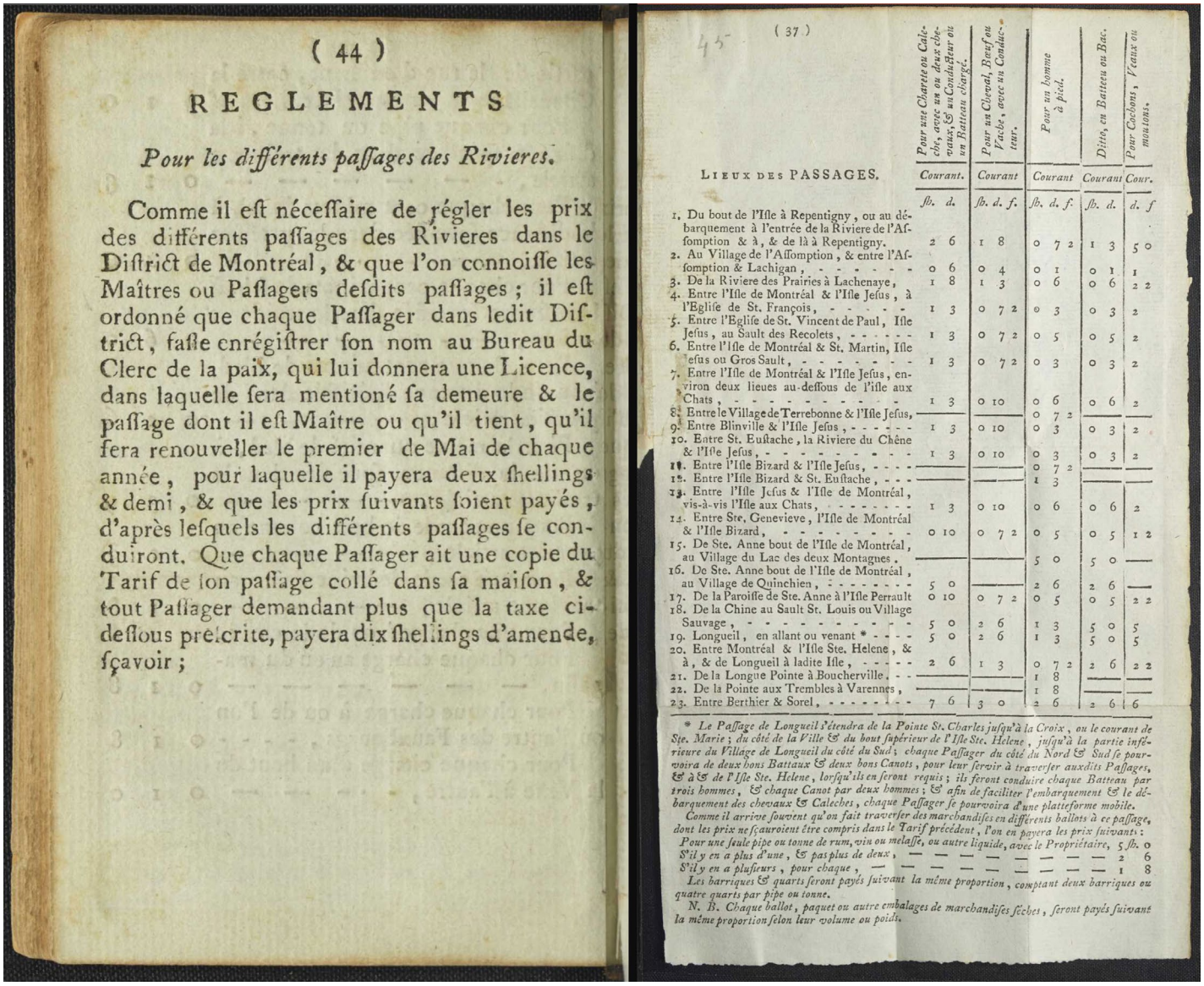
Retrouver les lieux des passages

Jacques Lebleu

La lecture des pages (44) et (37) de l'*Almanach curieux et intéressant*, publié en 1784, à Montréal, chez Fleury Mesplet, Imprimeur et libraire, nous apprend que, pour plusieurs traverses des cours d'eau de la région de Montréal, des tarifs étaient déjà régis par des règlements. Ces tarifs étaient définis pour des charrettes, des chevaux, bœufs ou vaches, des hommes des cochons, veaux ou moutons. Il y aurait eu à l'époque cinq passages entre l'île de Montréal et l'Île-Jésus sur la rivière des Prairies, auxquels s'ajoute le trajet en deux temps entre Sainte-Geneviève, l'île Bizard et l'île Jésus.

En suivant l'ordre des *Lieux des passages,* et en les décrivant avec le français d'aujourd'hui, il s'agit des lieux portant les numéros suivants:

4. Entre l'île de Montréal et l'île Jésus, à l'église de Saint-François.
5. Entre l'église de Saint-Vincent de Paul, île Jésus et le Sault-au-Récollet.
6. Entre l'île de Montréal et Saint-Martin, Île Jésus ou Gros-Sault.
7. Entre l'île de Montréal et l'île Jésus, environ deux lieues au dessous de l'île aux Chats.
13. Entre l'île de Montréal et l'île Jésus, vis-à-vis de l'île aux Chats.



(44)

REGLEMENTS

Pour les différents paſſages des Rivieres.

Comme il eſt néceſſaire de régler les prix des différents paſſages des Rivieres dans le Diſtrict de Montréal, & que l'on connoiſſe les Maîtres ou Paſſagers deſdits paſſages ; il eſt ordonné que chaque Paſſager dans ledit Diſtrict, faſſe enrégiſtrer ſon nom au Bureau du Clerc de la paix, qui lui donnera une Licence, dans laquelle ſera mentioné ſa demeure & le paſſage dont il eſt Maître ou qu'il tient, qu'il fera renouveller le premier de Mai de chaque année, pour laquelle il payera deux ſhellings & demi, & que les prix ſuivants ſoient payés, d'après leſquels les différents paſſages ſe conduiront. Que chaque Paſſager ait une copie du Tarif de ſon paſſage collé dans ſa maiſon, & tout Paſſager demandant plus que la taxe ci-deſſous prescrite, payera dix ſhellings d'amende, ſçavoir ;

(37)

Lieux des PASSAGES.	Pour une Charrette ou Caleche, avec un ou deux chevaux, & un Conducteur ou un Batteau chargé. Courant. ſh. d.	Pour un Cheval, Bœuf ou Vache, avec un Conducteur. Courant ſh. d. f.	Pour un homme à pied. Courant ſh. d. f.	Diſtto, en Batteau ou Bac. Courant ſh. d.	Pour Cochons, Veaux ou moutons. Cour. d. f
1. Du bout de l'Iſle à Repentigny, ou au débarquement à l'entrée de la Riviere de l'Aſſomption & à, & de là à Repentigny.	2 6	1 8	0 7 2	1 3	5 0
2. Au Village de l'Aſſomption, & entre l'Aſſomption & Lachigan,	0 6	0 4	0 1	0 1	1
3. De la Riviere des Prairies à Lachenaye,	1 8	1 3	0 6	0 6	2 2
4. Entre l'Iſle de Montréal & l'Iſle Jeſus, à l'Egliſe de St. François,	1 3	0 7 2	0 3	0 3	2
5. Entre l'Egliſe de St. Vincent de Paul, Iſle Jeſus, au Sault des Recolets,	1 3	0 7 2	0 5	0 5	2
6. Entre l'Iſle de Montréal & St. Martin, Iſle Jeſus ou Gros Sault,	1 3	0 7 2	0 3	0 3	2
7. Entre l'Iſle de Montréal & l'Iſle Jeſus, environ deux lieues au-deſſous de l'iſle aux Chats,	1 3	0 10	0 6	0 6	2
8. Entre le Village de Terrebonne & l'Iſle Jeſus,			0 7 2		
9. Entre Blinville & l'Iſle Jeſus,	1 3	0 10	0 3	0 3	2
10. Entre St. Euſtache, la Riviere du Chêne & l'Iſle Jeſus,	1 3	0 10	0 3	0 3	2
11. Entre l'Iſle Bizard & l'Iſle Jeſus,			0 7 2		
12. Entre l'Iſle Bizard & St. Euſtache,			1 3		
13. Entre l'Iſle Jeſus & l'Iſle de Montréal, vis-à-vis l'Iſle aux Chats,	1 3	0 10	0 6	0 6	2
14. Entre Ste. Genevieve, l'Iſle de Montréal & l'Iſle Bizard,	0 10	0 7 2	0 5	0 5	1 2
15. De Ste. Anne bout de l'Iſle de Montréal, au Village du Lac des deux Montagnes,			5 0	5 0	
16. De Ste. Anne bout de l'Iſle de Montréal, au Village de Quinchien,	5 0		2 6	2 6	
17. De la Paroiſſe de Ste. Anne à l'Iſle Perrault	0 10	0 7 2	0 5	0 5	2 2
18. De la Chine au Sault St. Louis ou Village Sauvage,	5 0	2 6	1 3	5 0	5
19. Longueil, en allant ou venant *	5 0	2 6	1 3	5 0	5
20. Entre Montréal & l'Iſle Ste. Helene, & à, & de Longueil à ladite Iſle,	2 6	1 3	0 7 2	2 6	2 2
21. De la Longue Pointe à Boucherville,			1 8		
22. De la Pointe aux Trembles à Varennes,			1 8		
23. Entre Berthier & Sorel,	7 6	3 0	2 6	2 6	6

* *Le Paſſage de Longueil s'étendra de la Pointe St. Charles juſqu'à la Croix, ou le courant de Ste. Marie ; du côté de la Ville & du bout ſupérieur de l'Iſle Ste. Helene, juſqu'à la partie inférieure du Village de Longueil du côté du Sud ; chaque Paſſager du côté du Nord & Sud ſe pourvoira de deux bons Batteaux & deux bons Canots, pour leur ſervir à traverſer auxdits Paſſages, & à & de l'Iſle Ste. Helene, lorſqu'ils en ſeront requis ; ils feront conduire chaque Batteau par trois hommes, & chaque Canot par deux hommes ; & afin de faciliter l'embarquement & le débarquement des chevaux & Caleches, chaque Paſſager ſe pourvoira d'une platteforme mobile.*

Comme il arrive ſouvent qu'on fait traverſer des marchandiſes en différents ballots à ce paſſage, dont les prix ne ſçauroient être compris dans le Tarif précédent, l'on en payera les prix ſuivants :

Pour une ſeule pipe ou tonne de rum, vin ou melaſſe, ou autre liquide, avec le Propriétaire, 5 ſh. 0
S'il y en a plus d'une, & pas plus de deux, — — — — — — — — 2 6
S'il y en a pluſieurs, pour chaque, — — — — — — — — 1 8

Les barriques & quarts ſeront payés ſuivant la même proportion, comptant deux barriques ou quatre quarts par pipe ou tonne.

N. B. Chaque ballot, paquet ou autre embalages de marchandiſes ſéches, ſeront payés ſuivant la même proportion ſelon leur volume ou poids.

Disponible en livre numérique à la BAnQ https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/3444825

Le lieu de la traverse numéro 4, au village de Rivière-des-Prairies, et celui de la numéro 5, dans le Bas-du-Sault, aujourd'hui Montréal-Nord, sont bien documentés. Nous savons que Pierre Rocan opère une traverse à Saint-Vincent-de-Paul dès 1760.

Il est fort plausible que la numéro 7 soit celle de l'Abord-à-Plouffe, qui se trouve à environ 2,5 kilomètres en aval (« en dessous ») de l'île aux Chats. C'est à cet endroit que le premier pont à relier l'île de Montréal à une autre terre sera construit: le pont Lachapelle en 1836. La mention « environ deux lieues » est cependant peu utile pour déterminer son emplacement exact. La lieue française n'était pas définie aussi rigoureusement que les mesures du système métrique le seront plus tard.

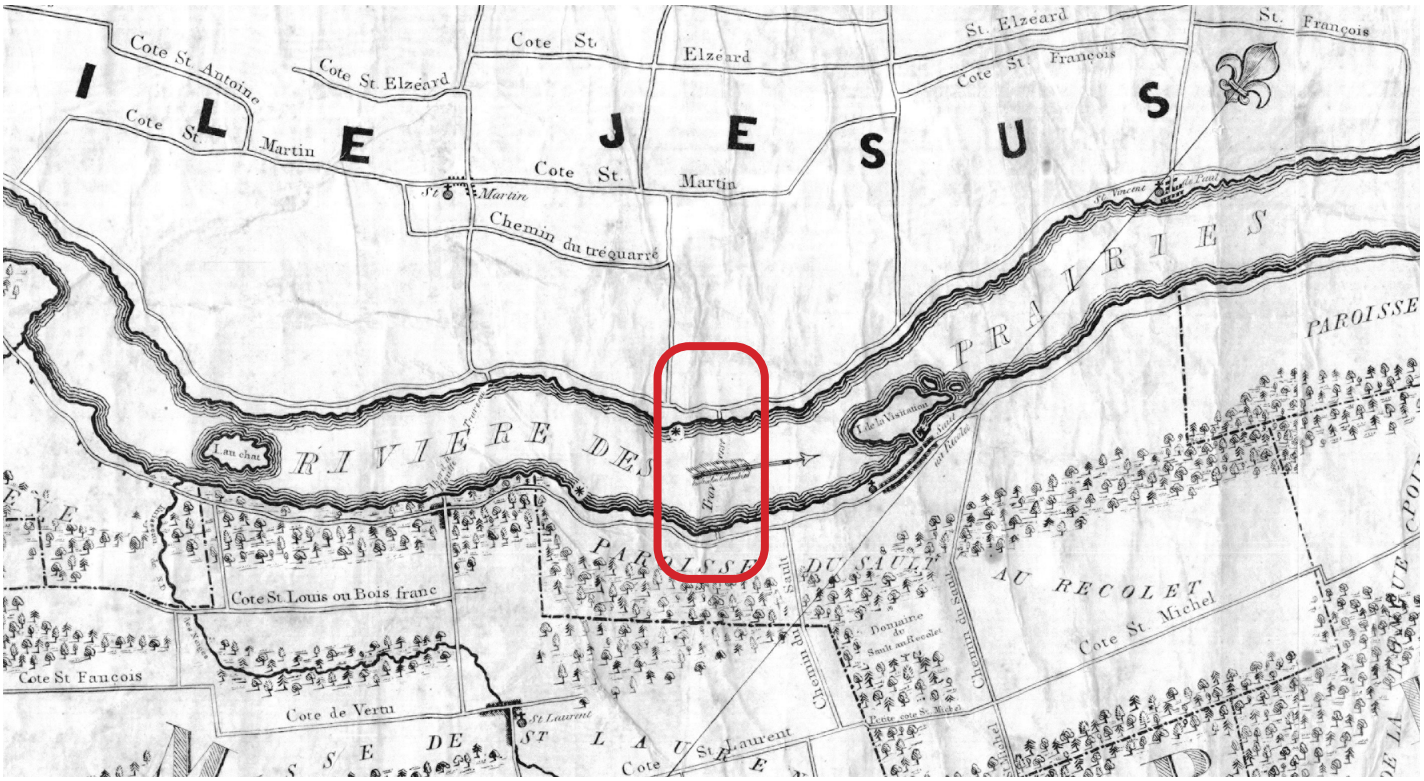
Nous ne savons rien de la numéro 13, vis-à-vis de l'île-aux-Chats. Relevons simplement que cette île est située à moins d'un kilomètre en aval du pont Louis-Bisson sur l'autoroute 13.

Une traverse oubliée sur le rivage d'Ahuntsic?

Qu'en est-il de celle qui est située entre l'île de Montréal et Saint-Martin, île Jésus ou Gros-Sault? Nous ne connaissons qu'une carte qui situe une traverse près du Gros-Sault, la *Carte de l'ile de Montréal désignant les chemins publics, les paroisses les fiefs et les villages qui s'y trouvent, le canal de Lachine, les différentes parties de l'Ile qui ne sont pas encore en état de culture, etc. etc.* faite en 1834 par André Jobin. Pendant la première moitié du 19e siècle, les côtes de la rivière des Prairies souffrent d'un déficit cartographique important par rapport à la représentation graphique du versant sud de l'île. Si la carte de Jobin représente un effort important pour bien cartographier l'ensemble de l'île de Montréal, y inclus son versant nord, elle demeure d'une précision somme toute relative. Jobin situe tout de même clairement cette traverse en aval du Gros-Sault, et en amont du Chemin du Sault (aujourd'hui rue Lajeunesse au nord de Crémazie), soit devant le quartier Ahuntsic. Ce lieu nous apparait plus propice à un passage en embarcation à travers la rivière que les abords de l'Île Perry, où les rapides étaient à leur plus tumultueux jusqu'à la construction de la Centrale électrique par la Montreal Island Power Co. en 1928-1929. Cette île n'apparaît malheureusement pas sur la carte de Jobin.

Un autre élément nous porte à croire que cette hypothèse mérite d'être étudiée plus en profondeur : la construction du pont Viau en 1848. Les ponts, surtout les plus anciens, ont généralement été construits à des points où une circulation importante existe déjà. Le pont Viau conduit à un chemin à la jonction des territoires originaux des paroisses Saint-Martin et Saint-Vincent-de-Paul. Cette route traverse une bonne partie de l'île Jésus.

Il est possible que les traverses 6, 7 et 13 aient été situées près des embouchures des ruisseaux Prévost, Raimbault et Bertrand. Ceux-ci représentaient des endroits privilégiés pour accoster sur l'île tout en mettant les embarcations à l'abri du courant des rapides. Leurs cours constituaient d'anciens chemins facilement repérables vers l'intérieur de l'île.



Détail. Original à la BAnQ Rosemont - La Petite-Patrie, documentation cartographique. En ligne: https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2243990

Cartierville 1954-2024
Du Parc Belmont à un projet de Quartier culturel

Jacques Lebleu

Lorsqu'on pense au Cartierville d'aujourd'hui, la forte multiethnicité de sa population et les grands écarts de richesse qui la caractérisent nous viennent plus facilement en tête que sa contribution à la communauté des arts et de la culture de Montréal.

Si on retourne dans le passé, c'est surtout le Parc Belmont qui vient en tête, gommant le souvenir d'un quartier qui ne se limitait pas à ce parc d'amusements.

Voici, en trois temps, quelques notes sur ce qui a animé le champ culturel du quartier.

- Quelques éléments de chronologie pour lancer des pistes de recherche.
- Des extraits d'un document de 2015 qui offre un portait des initiatives locales.
- Des notes sur l'actualité.

Quelques jalons temporels

1954. Orchestre de Stan Wood

« Le directeur des relations extérieures du Parc Belmont est le major Marcel Dame du Régiment de Châteauguay (qui a épousé la chanteuse Rita Bibeau) qui s'occupe également de l'organisation générale. [...] M. Marcel Dame a engagé l'orchestre de Stan Wood au Pavillon de danse et les Diables rouges d'Eugène Daigneault (le père Ovide d'Un Homme et son péché) pour les danses carrées du jeudi soir. Et pendant que les lumières scintillent dans la rivière des Prairies, que la foule rit, que l'on « *swing la baquaise* » sur un rythme canadien, quittons ce lieu de candides délices. »

La revue populaire : magazine littéraire illustré mensuel, juillet 1954

1956. Un spectateur attentif au spectacle de Bill Haley au Parc Belmont : Denis Pantis

« Il est un des principaux architectes du showbizz québécois. Il a cumulé plus de numéros 1 aux palmarès de la province que tout autre producteur local et engrangé des ventes record de disques durant les années 60. Sa contribution à l'industrie musicale est immense; son influence, indubitablement majeure... [...] Né à Montréal le 19 avril 1942, Dionysos Spiros Pantis dit Denis Pantis grandit au sein de la communauté grecque du quartier Mile End. Lorsque sa famille déménage au début des années 50 dans le nord pour inaugurer un *snack-bar* à Cartierville, le jeune homme s'affaire en cuisine et enfile les commandes au rythme du jukebox de la place.

Les hits américains et les numéros de chanson française des années 50 l'initient en rotation à toute une variété de succès internationaux.

La véritable piqûre pour le showbizz viendrait avec la naissance du rock'n'roll, l'ascension d'Elvis Presley ainsi qu'un simple regard complice avec son idole Bill Haley lors de son passage au Parc Belmont en 1956. Lecteur assidu des magazines Billboard et Cashbox, Pantis entretient parallèlement le rêve d'être chanteur. Suivant le décès de sa mère en 1958, il décide de se consacrer pleinement à la musique. »

https://jukeboxlefilm.com/denis_pantis/

Denis Pantis. Photo : Antoine Désilets, début des années 1970. BAnQ numérique, Fonds La Presse, P833,S2,D4171_0009_1

Novembre 1962. Michèle Richard

« La semaine dernière, au luxueux restaurant-bar Le Baron, à Cartierville, avait lieu le lancement du dernier disque de Michèle Richard pour le compte de la compagnie Météor. De nombreuses personnalités du monde artistique avaient tenu à

rehausser de leur présence l'éclat de la soirée. Mais le clou de la soirée a sans contredit été le tour de chant présenté par Michèle Richard, la découverte de l'année dans le monde du music-hall. »

Télé-radiomonde, 2 novembre 1962

Septembre 1963. Ginette Reno

« Mardi dernier, Ginette Reno était le point de mire des centaines de personnes qui étaient venues l'applaudir au luxueux restaurant-bar Le Baron, à Cartierville, lors du lancement de son disque "Non papa!". Les copains y étaient mais non son papa... »

Télé-radiomonde, 14 septembre 1963

Janvier 1966. Deux villes, une musique

« Le 3 janvier, Isabelle Pierre, Pierre Létourneau et Gaby Laplante seront les invités de Pauline Julien, de Denyse Saint-Pierre et de Roger Joubert, animateurs de l'émission radiophonique *Deux villes, une Musique*, le mardi. Cette émission sera diffusée de l'hôpital du Sacré-Cœur, de Cartierville (...) »

Le progrès du Golfe, 29 décembre 1966

Mars 1970. Marius Cultier

« Marius Cultier, son épouse et 4 musiciens ... un spectacle où se côtoient le jazz, la musique populaire et martiniquaise. En vedette cette semaine à Cartierville au Le Baron. »

Télé-radiomonde,, 21 mars 1970

Marius de la Martinique. Album de Marius Cultier, Disques London SLP 20078 1969. Source : discogs

1977. Blue Oil, premier groupe punk féminin au Québec

« L'histoire commence en 1977, dans Cartierville, à Montréal, au moment où le punk explose médiatiquement sur la planète. Quatre amies du secondaire font un spectacle sous le nom Darkvision, devant les étudiantes de leur collège de filles.

Parmi ces musiciennes, on compte les sœurs Manon et Christiane Fatter, respectivement à la batterie et à la basse, puis Marie-Martine Bédard, à la guitare. [...]

Les sœurs Fatter adoptent le nom Blue Oil en 1979. Le groupe passe par de nombreux changements de personnel avant de se stabiliser vers 1981-82, au moment d'enregistrer un premier 45 tours. »

Félix B. Desfossés à l'émission *On dira ce qu'on voudra*, sur les ondes d'Ohdio, 7 février 2019 Écouter le segment audio

Juin 1981. Chatouille

« La comédienne-acrobate-chanteuse-musicienne-danseuse, Sonia "Chatouille" Côté, donnera un spectacle au parc Rimbaud (sic) de Cartierville. »

Le Devoir, 23 juin 1981

Juin 1983. Myriam

« La jeune et ravissante chanteuse Myriam a été nommée *Marraine du parc Belmont* le 28 mai lors du gala de la fibrose kystique. Ce titre honorifique signifie que Myriam animera plusieurs des événements d'importance cédulés pour la saison estivale au parc d'amusement de Cartierville. Parmi les festivités spéciales du parc Belmont qui divertiront le grand public, mentionnons le "Festival Country" qui s'échelonnera du 15 au 19 juin. Parmi les spectacles qu'on pourra y voir : Buck Ckin et son cheval savant, "Bazoo, le véhicule espiègle" et les Châtelaines de Laval, qui feront le plaisir des yeux et des oreilles le 18 juin. »

Télé-radiomonde, 5 juin 1983

13 octobre 1983. C'est en fait du Parc Belmont

Après plus de 60 années d'existence, le parc Belmont ferme définitivement ses portes le 13 octobre 1983.

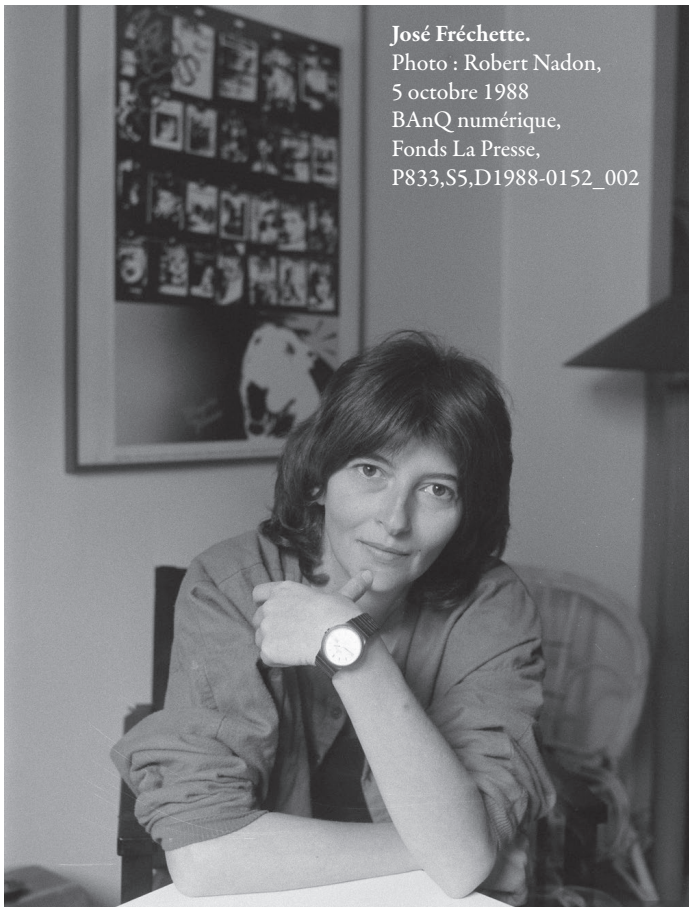
Le 13 février 1988. José Fréchette

Jean Royer écrit au sujet de l'auteure née à Cartierville « Pour José Fréchette, l'écriture se révèle "le plus beau rapport amour-haine qu'on puisse trouver sur la terre". Le succès immédiat de son premier roman, ***Le Père de Lisa*** (les Quinze, éditeurs), ne lui fait certes pas oublier qu'elle a mis trois ans à le terminer, dont une année complète d'un lourd silence en compagnie de ses personnages.

La crampe de l'écrivain, je connais bien, dit-elle. Durant un an, j'ai eu mal à la main. L'écriture était bloquée. J'étais sans

doute incapable d'en affronter les enjeux. Puis, un beau matin, c'est reparti sans que je sache pourquoi. »

Le Devoir, 13 février 1988



José Fréchette.
Photo : Robert Nadon, 5 octobre 1988
BAnQ numérique, Fonds La Presse, P833,S5,D1988-0152_002

Août 1998. Le Festi'Blues dans le parc Raimbault

« Les bluesman québécois Bob Harrisson, Rick Weston et Jim Zellers se feront aller la guitare et l'harmonica cette fin de semaine au parc Raimbault au profit de la Fondation Jeunesse de Bordeaux-Cartierville. Trois soirs de spectacles animeront le parc situé face à l'hôpital du Sacré-Coeur, au 5400, Gouin Ouest. »

La Presse, 19 août 1998

10 juin 2011. Le CLIC a 20 ans!

« C'est le 10 juin 2011 que le CLIC a célébré ses 20 ans d'existence, en grande pompe, à l'auditorium Félix-Goyer du Centre d'hébergement Notre-Dame-de-la-Merci. [...] les participants ont eu droit à un spectacle coloré avec un groupe de danseuses du Foyer de la danse Ahuntsic-Cartierville et des chansons du CLIC Band, groupe formé spécialement pour l'occasion par des intervenants du quartier. »

Rapport annuel 2011-2012, Conseil local des intervenants communautaires de Bordeaux-Cartierville

2015. État des lieux

Mars 2015. *Allô Voisin!*, bulletin citoyen du Conseil local des intervenants communautaires de Bordeaux-Cartierville (CLIC-BC), publie une édition de son bulletin citoyen où l'art est à l'honneur. En voici quelques extraits qui offrent un bon portait de la situation il y a une dizaine d'années.

« **Saviez-vous que**... depuis plus de 25 ans, l'émission de radio, *Les Souverains anonymes,* est enregistrée à la prison de Bordeaux? Le journaliste Mohamed Lotfi y met de l'avant la voix des prisonniers. Une évasion légitime et valorisante pour tous ces hommes.

Saviez-vous que... l'Association Récréoculturelle Ahuntsic-Cartierville (ARAC) offre du cinéma en plein air au parc Beauséjour? Pop-corn et chaises pliantes non inclus.

Saviez-vous qu'... à chaque printemps depuis 2010, le festival *Mon Quartier, Mon Art* rend possible l'émergence de nouveaux talents chez des jeunes de 12 à 25 ans qui résident dans Bordeaux-Cartierville? Ce festival est une initiative de RAP Jeunesse, un organisme de travail de rue, membre du CLIC, qui œuvre dans le nord de Montréal.

Utiliser les arts comme vecteur de changement

Un milieu ouvert sur ses écoles (MOÉ) est un projet de la Table de concertation jeunesse Bordeaux-Cartierville. Sa mission est de contribuer à la réussite éducative, personnelle et sociale des jeunes, qui fréquentent les écoles publiques du quartier, par une approche systémique. Le projet déploie notamment un programme diversifié d'activités culturelles et éducatives dans les sept écoles visées (primaires et secondaires). Ainsi, les jeunes ont droit à une panoplie d'activités : rédaction pour un journal des écoles secondaires, ligue d'improvisation, artisanat, visites culturelles, etc. Aussi, des ateliers sur l'hypersexualisation sont animés sous un angle artistique et expérientiel, afin de laisser libre cours aux émotions que pourrait susciter ce thème chez les jeunes. L'éducation et la sensibilisation sont mises de l'avant à travers tous les ateliers artistiques.

Une maison de quartier à Bordeaux-Cartierville : *un rêve à bâtir*

Une idée toute simple : un espace « névralgique » où des organismes communautaires auraient pignon sur rue. À l'intérieur, se logeraient une bibliothèque, une salle de spectacle, un espace citoyen. On dessine cette idée depuis des années. On la veut belle et solide, au cœur du quartier. Un projet de longue haleine qui saura tous nous charmer, où l'art s'infiltrera à coup sûr, afin de créer un milieu de vie pour vous, résident(e)s de Bordeaux-Cartierville.»

2016-2023. 4C et Maison de quartier

Juin 2016. Moment d'enthousiasme

« TOUT EN UN! Centre communautaire et culturel, et biblio pour B-C. Les Sœurs de La Providence vendent leur propriété de Cartierville à A-C

Les résidants et les élus attendaient la nouvelle depuis un bon moment! Et l'attente a valu la peine! Bordeaux-Cartierville aura bientôt un centre communautaire, une bibliothèque de belle prestance et différents espaces culturels au même endroit : aux 12 225 et 12 227, rue Grenet dans Cartierville, propriété actuelle des Sœurs de la Providence. »

journaldesvoisins.com 17 juin 2016

N.D.L.R.: à ce jour, le financement par la Ville de Montréal de la bibliothèque et des espaces culturels n'est pas confirmé.

Janvier 2023 Portes ouvertes

« Quoi de plus révélateur que de constater par soi-même tout ce que l'on peut trouver au nouveau centre culturel et communautaire de Cartierville? Le 29 janvier prochain, de 10 h à 15 h, profitez de l'occasion alors que l'arrondissement d'Ahuntsic-Cartierville, en collaboration avec ses partenaires, invite la population à la journée Portes ouvertes. »

journaldesvoisins.com, 25 janvier 2023

Mai 2023. La Maison de quartier est inaugurée

« La Maison de quartier a ouvert ses portes au sein du Centre communautaire et culturel de Cartierville (aussi appelé 4C), le 29 novembre 2022. Inauguré officiellement le 6 mai, le projet évolutif se veut rassembleur pour les citoyens du quartier.

Voilà près de 30 ans qu'elle fait parler d'elle et que la communauté de Bordeaux-Cartierville la rêve : la Maison de quartier a été officiellement inaugurée lors d'une fête de quartier dans les locaux du 4C, samedi dernier. »

journaldesvoisins.com, 11 mai 2023

Juillet 2023. Le Studio 12-17

« Il est 17 h 30, un vendredi soir d'avril, dans la pièce aménagée de la Maison des jeunes de Bordeaux-Cartierville : l'enregistrement du balado est sur le point de commencer. Autour de la table, cinq jeunes choisissent parmi plusieurs thèmes. Dans cet épisode, ils parleront d'identité culturelle. [...]

Le Studio 12-17 a été financé par la Ville de Montréal dans le cadre de l'appel à projets *Par et pour les jeunes*. Au total, 30 000 $ ont été investis dans un studio d'enregistrement dédié à la création musicale, axée sur le slam et le rap, et 6 000 $ pour la création d'un studio de balado pour les jeunes. »

journaldesvoisins.com, 4 avril 2024

2024. Où en sommes-nous?

Février 2024. Première Foire interculturelle

« La Foire interculturelle de Bordeaux-Cartierville qui s'est tenue samedi dernier, 24 février, au Centre communautaire et culturel de Cartierville (4C), à la Maison de quartier de Bordeaux-Cartierville et au parc De Mésy, a connu un franc succès.

De 1 000 à 1 300 personnes ont participé à cette première Foire interculturelle. L'objectif des organisateurs de faire découvrir les différentes cultures des résidents de Cartierville est atteint. Au parc De Mésy, le patinage, la tire sur la neige et le Zumba ont fait bouger les gens de tout âge. »

journaldesvoisins.com, 27 février 2024

8 mars 2024. Le Locart

Une nouvelle galerie d'art, située au 5765, boulevard Gouin Ouest a fait salle comble pour le vernissage de sa première exposition 100 % féminine intitulée ***L'art pour moi.***

L'exposition réunit une quinzaine de femmes artistes, dont quatre étudiantes du département de graphisme du Collège Ahuntsic. Marie-Claude Latour est la nouvelle galeriste.

14 Mars 2024. La SHAC au 4C

Devant une salle comble de 130 personnes à la salle Charles-Daudelin, Geneviève M. Senécal et Jacques Lebleu présentent la conférence ***À la redécouverte du Ruisseau Raimbault*.** Des montages de vues aériennes accompagnent l'exposition et constituent la première utilisation de l'espace d'accrochage destiné à la population.

2 mai 2024. Démarrage

Une rencontre de démarrage d'un projet culturel qui se veut rassembleur a eu lieu le, à la salle Marie-Paule Levac du Centre culturel et communautaire de Cartierville, 12225, rue Grenet : le *Quartier culturel de Cartierville*. Dirigée par Stéphanie Bernard, agente de développement culturel, elle avait pour but de présenter le plan de démarrage puis de débuter la mise en action et la structuration du projet.

Ce plan est le fruit d'une démarche collective à laquelle plusieurs partenaires du milieu communautaire et artistique local ont participé au printemps 2023. Étaient notamment présents à la rencontre : Isabelle Pilon, (cheffe de division, culture et bibliothèques), Roberto Lopez, musicien, (commissaire en résidence au 4C), Julie Duchesne (Maison de quartier), Maysoun Faouri, (Concertation Femme), Tony Izzo (AgaGO), Marie-Claude Latour (Le Locart), Jacques Lebleu (SHAC), ainsi que Vincent Arseneau et Véronique Millet, historiens de l'art et conférenciers.

Cartierville dans les journaux

La Patrie, 13 février 1956

Un bandit qui a trouvé chaussure à son pied...

Un bandit armé est au large, aujourd'hui, à cause de la lenteur d'un jeune immigré grec à donner l'alerte à la police.

La police rapporte que M. Denis Pantis, 19 ans, 12 224, rue Lachapelle, Cartierville, traversait un terrain vague, hier matin, après être descendu de tramway en revenant de son travail, lorsqu'il a été attaqué par un bandit armé d'un revolver.

Sans hésiter, Pantis, qui mesure six pieds et pèse plus de 200 livres lui donna un magistral coup de pied qui le désarma. Il lui a ensuite administré une râclée à coups de poing si bien qu'en quelques secondes le bandit était étendu inconscient dans la neige, où le jeune Grec le laissa pour continuer sa route sans plus de mal.

Une fois chez lui, il se mit au lit et ce n'est que plusieurs heures plus tard, lorsqu'il se leva, qu'il fit le récit de son aventure à son oncle.

Ce dernier a alerté la police, qui se rendit à l'endroit où le bandit avait été abandonné à son sort, mais celui-ci avait évidemment déjà quitté les lieux.

Le Devoir, 2 août 1922

Des régates à Cartierville

Samedi, 5 août, à 2 heures, auront lieu, à Cartierville, les courses à l'aviron, sous les auspices de la *Canadian Canoe Association* pour le championnat du Dominion.

C'est une bonne fortune pour le public amateur de canotage que ces championnats soient que décidés ici, car voilà quinze ans que Montréal n'avait été favorisé de ce meeting considéré si important par nos cercles nautiques.

Le parcours du Cartierville Boating Club sur la rivière des Prairies, à Cartierville, est des plus appropriés pour ces courses et rien n'a été épargné par les membres du comité pour le confort des spectateurs qui pourront voir, du terrain du club, le départ et l'arrivée des courses.

Ces épreuves comprendront les canots à un homme, ainsi que deux courses de canots de guerre de neuf équipes chacune. On verra en lutte les meilleurs avironneurs du Canada, champions dans leurs divisions, de l'ouest (Toronto), du nord (Ottawa), et de l'est, (Montréal).

Des prix d'une grande valeur, exposés cette semaine, rue Saint-Jacques, seront distribués après les courses. Une sauterie clôturera la journée.

La fanfare du Royal Montréal Regt. fournira la musique l'après-midi.

L'écriture migrante de **Caroline Dawson** et **Elkahna Talbi**

Passages dans Ahuntsic

André Campeau
Anthropologue

Dans notre petit quatre et demi mal isolé d'Ahuntsic, c'était « flocons », « givre » et « ours polaire ».

Caroline Dawson, *Là où je me terre*

Au Québec, la « littérature migrante » émerge avec la revue *ViceVersa*[1] à laquelle j'ai été abonné pendant quelques années. Avec *Le figuier enchanté* de Marco Micone que j'ai lu plusieurs fois, cette revue a été ma porte d'entrée sur l'écriture migrante. Plus tard, j'ai lu *Le Père* de Naïm Kattan, *Incendies* de Wajdi Mouawad, *L'énigme du retour* de Dany Laferrière. Il faut lire cette écriture comme la part migrante d'une littérature opérant un décentrement et une ouverture sur le monde, introduisant au Québec une hybridation.

Au cours des années 2022-2023, en lien avec mon association aux Cercle de paroles,[2] j'ai lu *Récitatif au pays des ombres* et *Nous ne trahirons pas le poème* de Rodney Saint-Éloi,[3] *Le poids des secrets* d'Aki Shimazaki,[4] *Les racistes n'ont jamais vu la mer* de Rodney Saint-Éloi et Yara El-Ghadban, *Douze ans en France* et *Baldwin, Styron et moi* de Mélika Abdelmoumen,[5] *Parcours*

1 Revue trilingue (français, italien, anglais) parue à Montréal de 1983 à 1997. On peut consulter Fulvio Caccia (dir.), 2010, *La transculture et ViceVersa,* Triptyque.

2 Dont les membres organisateurs sont Maysoun Faouri, Sylvie Payette, Lucie Bernier, Michèle Blais et moi, sous l'égide de l'organisme Concertation Femme et de la Bibliothèque d'Ahuntsic. Nombre de mes lectures dans le domaine de l'écriture migrante sont associées à nos rencontres et conversations. Je les en remercie.

3 Recueils qui m'ont servi à présenter l'auteur-éditeur dans le Cercle de paroles du 30 mars 2022.

4 Ce sont cinq romans intitulés *Tsubaki, Hamaguri, Tsubame, Wasurenagusa, Hotaru.*

5 Que j'ai recensés en 2022 dans *L'Action nationale* CXII/7 : 107-109.

d'un écrivain, *Passages américains* et *À l'intérieur de la menace* de Marie-Claire Blais, *Voyages en Afghani* de Guillaume Lavallée,[6] *La maison de mon père* d'Akos Verboczy, *La banalité d'un tir* de Mali Navia,[7] *Sur la route avec Bashô* et *Petit traité sur le racisme* de Dany Laferrière, *Les crépuscules de la Yellowstone* et *Un lac le matin* de Louis Hamelin, *Manam* de Rima Elkouri, *Là où je me terre* et *Ce qui est tu* de Caroline Dawson.

Sylvie Payette de la Bibliothèque d'Ahuntsic m'a parlé de Caroline Dawson au printemps 2023. J'ai lu ses deux livres en décembre 2023. Puis, en janvier 2024, j'ai lu *Gens du silence* de Marco Micone, plus de quarante ans après sa parution. Pour saisir l'écriture migrante, il faut 1) dépasser la lecture des nouvelles parutions, 2) chercher les ouvrages premiers (les bases). Un article comme celui que j'écris ici ne peut résoudre toutes les questions soulevées par le surgissement de cette écriture au Québec. Pour tenter quelques avancées, je me penche sur le corpus réduit de mes lectures. Ensuite, je recense *Là où je me terre* de Caroline Dawson (paru en 2020) parce qu'il y est question d'Ahuntsic, tout comme dans les poèmes d'Elkahna Talbi.

Mode de lecture

Une approche possible de tels livres est de les lire par paire, en pratiquant la comparaison incommensurable.[8] Cette technique, à propos de laquelle j'ai échangé avec David Aubé, anthropologue, a été formulée par Richard Handler[9] : le traitement égalitaire de sociétés et temporalités différentes caractérise cette comparaison dont on fait usage pour révéler des structures inhérentes. J'ai lu ensemble les livres de Verboczy et Navia où les écrivains traitent de la question du père, des allers-retours au pays du père (là où il habite et meurt) et de la vie de l'auteur : sociale chez Verboczy qui expose des raisons et cherche la maison; affective pour Navia qui exprime ses émotions et cherche le père. Ces livres sont proches dans leur structure, distanciés quant à la matière.

J'ai fait une expérience similaire en lisant côte-côte *Là où je me terre* et *Manam*. Dawson propose une histoire du présent alors qu'Elkouri voyage dans le passé. Dawson rend compte de sa vie au Québec et raconte les difficultés d'une jeune réfugiée politique du Chili, Elkouri cherche ce qui a marqué la vie de ses grands-parents en exposant le génocide des Arméniens. Alors que trois quartiers de Montréal et une ville de la Rive-Sud sont les lieux de vie (rues, logements, institutions sont nommés) de

À quelques jours d'aller sous presse

Décès de Caroline Dawson

LA PRESSE

La Presse, lundi 20 mai 2024

LITTÉRATURE

L'écrivaine Caroline Dawson n'est plus

PHOTO ALAIN ROBERGE, ARCHIVES LA PRESSE

Caroline Dawson

L'écrivaine Caroline Dawson est morte des suites d'un cancer, a annoncé sa famille sur Instagram.

Publié à 12h14 | Mis à jour à 13h47

FANNIE ARCAND
La Presse

L'auteure de *Là où je me terre* « est partie tranquillement, hier soir, auprès de son amoureux », peut-on lire dans la publication. Caroline Dawson souffrait d'un cancer des os depuis plusieurs années.

carodawson
7 315 abonnés
Afficher le profil

C'est avec un immense chagrin que nous vous annonçons le décès de Caroline. Après une journée douce au cours de laquelle les membres de sa famille et quelques ami·es ont pu faire leur adieux et se rassembler, Caroline est partie tranquillement, hier soir, auprès de son amoureux.

Elle laisse dans le deuil ses dévoués parents Natalia et Alfredo, ses frères adorés Nicholas et Jim, son bel amoureux Jacob, ses magnifiques et lumineux enfants Paul et Bérénice, ainsi que nombre d'ami·es un peu partout dans le monde, sans compter toutes les personnes qui l'admirent et qui lisent ses livres.

En voir plus sur Instagram

3 237 mentions J'aime

Ajouter un commentaire...

Elle était âgée de 45 ans.

6 Que j'ai recensé en 2022 dans *L'Action nationale* CXII/8-9 : 196-200.

7 À l'automne 2023, Akos Calvaire et Mali Navia ont été invités de Cercle de paroles.

8 Richard Handler, 2009, *The Uses of Incommensurability in Anthropology*, *New Literary History* 40/3, 627-647.

9 Anthropologue états-unien, il a étudié les politiques culturelles, les préoccupations patrimoniales et le questionnement nationaliste au Québec. Son livre, *Nationalism and the Politics of Culture in Quebec* (1988, University of Wisconsin Press), est peu connu et pas traduit.

la protagoniste de Dawson, enseignante en sociologie au collégial, Montréal est évoqué par le biais de Xavier Dolan, Leonard Cohen,[10] les parties de hockey du Canadien et le journal *La Presse*, (sans autres désignations toponymiques) par Léa, enseignante au primaire, dans le livre d'Elkouri.

Dawson évoque le Chili, Elkouri établit une relation avec la Turquie, Verboczy la Hongrie, Navia la Colombie. Le livre de Dawson évoque peu le Chili et se démarque par son écriture québécoise, alors que les trois autres livres consacrent de nombreux épisodes à l'autre pays et internationalisent leur français. Dawson expose ses ancrages et apprentissages ici; chez les autres, il est question de ruptures et d'attachements blessés là-bas, même si cela a été vécu il y a plus d'une génération (Elkouri), comme si le traumatisme se répercutait du passé vers le présent.

Le récit d'Elkouri à propos du génocide des Arméniens en 1915-1916 en Turquie peut être rapproché de celui de Shimazaki touchant le bombardement atomique sur Nagasaki au Japon en 1945 et celui de Mouawad sur une guerre civile au Moyen-Orient (sans pays, sans date). Alors que Shimazaki évoque peu ou pas le Québec, Elkouri et Mouawad tissent un récit où ce qui se passe au Québec entrecroise ce qui se passe là-bas. Il est notable que le médiateur qui accède au secret (celui de relations nouées et dénouées) est en Turquie chez Elkouri (le cinéaste Sam), alors qu'il est au Québec chez Mouawad (le notaire Lebel).

Romans d'apprentissage ou romans d'épreuve, la question est ouverte,[11] mais elle importe moins que d'autres questions. Sur la base de ces quelques romans, l'écriture migrante est-elle issue d'une exclusion originaire, d'un exil traumatique, dont il faudrait élucider le dispositif ? Est-elle portée par une recherche de sens au sein de laquelle le sujet peut se (re)constituer au Québec ? Une partie de cette littérature, à tout le moins, répond à de telles questions. Or, le livre de Caroline Dawson se situe à part en élucidant la constitution du sujet de langage et un déplacement dans la hiérarchie sociale au Québec.

La mobilité sociale de Caroline Dawson

Dans les critiques formulées à propos de *Là où je me terre*, lors de sa parution, on parle du quotidien d'une famille de réfugiés politiques à Montréal. Dans un cas, on mentionne la vie pénible des femmes de ménage. Il faut aller voir du côté des entretiens accordés par l'auteure pour saisir qu'elle écrit dans le triangle littéraire formé par Réjean Ducharme,[12] Didier Éribon[13] et Annie Ernaux.[14] On y apprend aussi que le fondement du livre *Là où je me terre* est sociologique plutôt que psychologique. Il ressort que l'auteure a sciemment ouvert un domaine littéraire non occupé auparavant au Québec. Ceci explique-t-il que son livre se démarque de mes autres lectures traitant de l'expérience de l'immigration ?

Une mobilité sociale ascendante par les études, les livres, les parents et les enseignantes est la trame de fond de cet ouvrage : les champs sociaux de la maison, de l'école, du travail sont les espaces des difficultés vécues jeune par la sujette issue d'une exclusion initiale (du Chili gouverné par le dictateur Augusto Pinochet dans les années 1980).[15] Ce qui la porte ? Une subjectivation ? Autrement dit une conversion à soi, pour se sortir du passé et vivre au Québec ? Elle décrit le processus de son installation à Montréal. Ce qui ressort ? Un récit de vie qui dit les efforts d'une transfuge passant d'une classe sociale à une autre et les blessures de classe qui en découlent.

En retraçant son trajet laborieux fait de lectures et d'études jusqu'à l'université, en cernant sa forme de vie écrivaine encouragée par son frère qui devient écrivain-éditeur lui-même, elle révèle les efforts d'affirmation et de résistance qui la singularisent et la font persévérer, non pas tant dans la solitude que dans la société, en dépit des obstacles. Ce livre marque une rupture dans la littérature québécoise migrante : en cherchant *là où elle se terre* ici et non là-bas, Dawson expose la situation sociale impartie à elle et sa famille au Québec. Elle décrit les lignes de fracture sociale dans le monde vécu, dans l'expérience de réfugiés à Montréal et en périphérie. Examinons sommairement les trois champs du soi en commençant par la maison.

Dans *Ce qui est tu*, elle qualifie d' « insulaire » la « maison », ce qui renvoie à un lieu probable où elle se terre. Elle raconte une suite de logements depuis l'arrivée à Montréal : une chambre au Ramada pour réfugiés dans l'est de la ville, un 4½ miteux dans Ahuntsic (pour une famille de cinq personnes),[16] puis un 7½ dans Hochelaga, ensuite une maison semi-détachée à Brossard et enfin, une résidence sur le Plateau-Mont-Royal avec son mari médecin et ses enfants. En décrivant ces lieux d'habitation où loge la famille, elle décrit aussi le contexte, le quartier et la vie qu'elle y mène. Chacune des résidences correspond à un état de

10 Léonard Cohen (1934-2016), auteur-compositeur-interprète.

11 Question issue de Mikhaïl Bakhtine (1984) *Esthétique de la création verbale*, Gallimard.

12 Écrivain du vécu québécois (1941-2017).

13 Philosophe et sociologue. Il écrit sur Claude Lévi-Strauss (1908-2009) et Michel Foucault (1926-1984) avant d'expérimenter avec de nouveaux principes de pensée critique dans des autoanalyses.

14 Écrivaine de la vie des femmes en France, Prix Nobel de littérature en 2022.

15 Sujette est le féminin de sujet : ce qui émerge d'une subjectivation, d'un devenir sujet dans des rencontres, des confrontations et des exercices du soi.

16 Le Ahuntsic de la classe moyenne aisée cache un autre Ahuntsic, celui de la pauvreté et de l'insalubrité.

la langue apprise, à des écoles et des bibliothèques fréquentées.

Les écoles se suivent depuis La Visitation[17] et Louis-Colin[18] dans Ahuntsic jusqu'aux études de deuxième cycle (maîtrise) à l'Université de Montréal. Certaines plus aidantes que d'autres, les enseignantes et les bibliothécaires, sont ses accompagnatrices dans la langue écrite et parlée. Depuis les premiers mots appris dans Ahuntsic jusqu'à son insertion réussie dans les institutions de la science sociale et de la littérature au Québec, on perçoit des changements dans sa langue. Ainsi, pour illustrer le passage de l'adolescence, elle fait usage d'une langue plus métissée d'anglais. Au final, elle écrit à propos de son livre : « ces histoires m'ont écrite et forment les racines dans lesquelles je me suis inscrite ».

La langue, cet habitacle du sujet, « me constitue » écrit-elle vers la fin du livre. Le français appris au Québec fait d'elle qui elle est. Ceci est au-delà de ramener cette langue à la maison, comme le font les enfants de deuxième génération qui introduisent le français dans une maison où il n'est pas parlé. Deux moments forts correspondent à la constitution de la sujette : la lecture de *L'avalée des avalés* de Réjean Ducharme la confirme dans sa langue québécoise et un cours de sociologie au Cégep Édouard-Montpetit lui donne ses premiers outils conceptuels pour se positionner dans le monde vécu où elle a immigré.[19] Elle écrit aussi que cette langue devient celle de ses souvenirs.

Le travail est le champ social de ses parents et surtout de sa mère : les ménages dans les banques et chez des particuliers marquent une position subalterne dans le rapport social. Elle écrit en pensant à sa mère : « je me rangerai toujours du côté des humiliées ». En disant être avec elles, elle saisit et décrit les blessures symboliques de classe et de genre qui divisent le champ social du travail entre les personnes qui travaillent et les personnes qui font travailler. On mesure l'amplitude de sa mobilité à la deuxième génération en cernant la place qu'ont dû tenir ses parents, à la première génération. Et il appert que le poids de l'inégalité, voire de l'indignité, se transmet entre générations, entre femmes.

La lecture de ce livre m'a rappelé le classique de la sociologie états-unienne : *The Hidden Injuries of Class* de Richard Sennett et Jonathan Cobb. Paru voici un demi-siècle, ce livre sur les inégalités et indignités générées dans les hiérarchies du rapport capital/travail n'a pas perdu sa pertinence. Dans les deux livres, le problème de l'immigration est posé, non pour décoder le passé ou dénouer un secret enfoui, mais pour éclairer les structures de la société et du langage, leurs effets sur le soi en formation et l'irrépressible émergence d'un conflit de classe. En élaborant le problème autrement, ces livres contournent les logiques culturalistes qui tendent à minimiser ou détourner de son sens la lutte sociale.

Ce roman est inclassable du fait de sa composition poétique et sa conception créatrice : il touche le voyage d'un pays à un autre, l'épreuve de l'énonciation dans une langue autre, l'autobiographie qui localise ce qui marque la vie d'une personne, l'apprentissage d'une forme de vie alors que le cours de la vie change radicalement. Dit-il, ce roman, quelque chose à propos du rapport social habitant/migrant? Oui et non. Le passage de locataire à propriétaire ne semble pas significatif, or ce n'est pas la sujette mais ses parents qui font ce déplacement. Le passage de non-locutrice de la langue à lectrice puis écrivaine signale l'appropriation symbolique, tant en littérature qu'en science sociale : la sujette devient apte à décrire les luttes intérieure et sociale qui la confrontent.

Le livre de Caroline Dawson marque le pas de l'écriture migrante, allonge sa portée en rejoignant certaines ressources de la littérature québécoise; je pense aux « chroniques américaines » de Marie-Claire Blais.[20] En trouvant où elle se terre, dans la langue, dans les livres, auprès des humiliées, Dawson circonscrit la sujette, non pour la figer dans des rapports et des champs sociaux et la refermer sur elle-même, mais pour faire parler la langue et l'éducation dont elle est constituée. Elle ne reste piégée ni dans une identité, ni dans une altérité. En évoquant les localités urbaines où elle a vécu (comme Ahuntsic), elle dit les ancrages, les institutions et les repères qui l'ont formée.

La gémellité intérieure d'Elkahna Talbi

Au cours du mois qui a suivi la rédaction de ce qui précède, en préparation du Cercle de paroles du mois d'avril 2024, j'ai lu les poèmes de *Moi, figuier sous la neige* et *Pomme Grenade* d'Elkahna Talbi. Le titre du premier recueil illustre la relation entre « le territoire qu'on habite et celui qui nous habite » : habitée par un arbre fruitier emblématique de la Méditerranée, elle habite la neige québécoise, celle qu'on pellette et sur laquelle on marche. Elle écrit : « J'ai voulu m'inventer un chez-moi et le nommer. (...) En les nommant, les choses prennent forme. » Elle écrit aussi : « Il n'existe pas de pays refuge (...) C'est dans l'écriture que j'ai trouvé pays. » Puis... « chez-moi je le nomme Carthage-en-Québec, lieu improbable au cœur de l'Amérique, (...) près d'un fleuve qui rétrécit. »

Le propos est dense, réflexif, plus que celui de l'autre recueil

17 Établissement d'enseignement (préscolaire, primaire et classes de langage) au 10591, rue Séguin. Construite en 1931, elle a été réaménagée et agrandie en 2013-2015.

18 École primaire au 10122, boulevard Olympia, angle Sauriol. Construite en 1965, agrandie en 2014-2016.

19 Elle enseigne éventuellement la sociologie du Québec au Cégep Édouard-Montpetit où elle a étudié.

20 Écrivaine (1939-2021). Elle a acquis la citoyenneté états-unienne en habitant ce pays pendant des décennies. Les titres de ses trois « chroniques » sont cités ci-dessus, dans le deuxième paragraphe.

qui est éthéré. Elle évoque le Collège Ahuntsic,[21] qu'elle aurait fréquenté, et la rivière des Prairies. Montréal, où elle est née et qu'elle habite, côtoie une Tunisie imaginée et désenchantée, qui l'habite. Elle termine le livre en écrivant qu'elle « cherche l'équilibre, (...) une fissure à la Cohen pour faire passer la lumière, (...) l'émerveillement des commencements, (...) encore tellement une maison. » Il y aurait une problématique de l'entre-deux sous-jacente à son propos, mais non aboutie à la fin du recueil. Il faudrait trouver la structure divisive en poussant plus loin l'analyse et en cherchant les sutures qui concilient les différentes parties du soi, sans que celui-ci puisse être unifié.

Qu'une lecture du monde se structure selon deux axes, que ceux-ci se positionnent en séparant un dedans et un dehors complémentaires, parfois antagonistes, serait une des propriétés de l'écriture migrante. La matière de cette division porte sur le territoire et la maison, autrement dit la manière d'habiter quelque part (l'habitabilité). La poète est la figure de médiation dans cette structure gémellaire qui ouvre sur l'entre-deux, à la recherche de ressources en vue de commencer et construire. Une recherche perdue dans le vide ? Non puisqu'elle est conduite sur le sol du langage et expérimente avec les moyens de la littérature.

Dans les échanges de courriels au sein du comité d'organisation des Cercle de paroles, j'ai parlé de ma recherche à propos de l'écriture migrante. Lucie Bernier a proposé d'y voir un concept, à propos duquel elle demeure prudente, sceptique. Elle écrit qu'il s'agit de « questions complexes où se mêlent le rapport aux langues, aux cultures, à l'autre, aux autres. » Elle ajoute : « Quand Laferrière adopte la posture de l'écrivain dont le pays est la littérature plutôt que celle de l'écrivain haïtien ou québécois, il nous emmène au cœur même de cette liberté » qui caractérise la littérature. Dans le courriel suivant elle écrit : « sur ces questions et sur celle de la mémoire individuelle et collective, je relis indirectement le travail de Régine Robin à travers sa biographie parue cette année. » [22]

Après avoir lu ce courriel, je me suis demandé si l'analyse laissée en plan à la fin du recueil d'Elkahna Talbi ne pouvait être poussée plus avant à l'aide des écrits de Régine Robin, une initiatrice de l'écriture migrante au Québec.[23] J'ai placé sur ma table de travail et lu : *La Québécoite* (un roman), *Nous autres, les autres. Difficile Pluralisme* (un essai), *Les ombres de la mémoire* (des entretiens). Ensuite, j'ai cherché, puis lu, cinq articles écrits par elle entre 1984 et 2009. Je poursuis la recherche au croisement de la littérature locale et de la littérature migrante en compagnie de ces écrits. Suggère-t-elle une avancée sur la métamorphose du sujet québécois et la transformation de sa littérature ?

Un des apports de Régine Robin est d'inscrire la littérature québécoise (et son écriture migrante bien entendu) dans la littérature-monde en français. Autrement dit, elle propose de défaire le monopole de la France sur la littérature en français et ouvrir le champ littéraire de la langue française au-delà de l'Hexagone. Autre apport : la recherche d'un « nous » incluant la personne « qui devient ici ». Elle fait travailler l'histoire et la littérature en proposant des voies qui circulent entre le dedans et le dehors, entre ce qui est ailleurs et ce qui est ici, sans perdre de vue Montréal, dont elle mesure l'habitabilité dans ses lectures tout comme dans ses déambulations. Et puis, dans ce « nous », à Montréal, il y a un soi avec lequel elle jongle, en explorant le dehors des identités.

Vers la fin de sa vie, elle dit habiter la « francité »[24] « jusqu'au bout des ongles » et être « farouchement » habitée par le Québec. Cet énoncé diffère de celui avancé dans les poèmes d'Elkahna Talbi relativement à la division intérieure. Régine Robin signale ses attachements pluriels au monde euro-américain, attachements dont elle dit qu'ils sont « semi-détachés », comme ces maisons qu'on trouve dans certains quartiers de Montréal, tels Ahuntsic. Elle qualifie de « petit écart », son rapport à l'identique et ce qui lui tient lieu de définition. Il a été cultivé depuis le système d'éducation en France quand elle était enfant de parents juifs récemment émigrés de Pologne, et ensuite à travers ses lectures et ses écritures, au Québec et ailleurs.

Le rapport habitant/migrant est-il élucidé par les propos de ces écrivaines ? En posant la problématique de l'habitabilité, elles y insèrent la mobilité et de la gémellité. Ce faisant, en passant par la littérature, ne renvoient-elles pas la société québécoise, non pas à son identité mais à certains fondements historiques et symboliques ? Comment ? En exposant le sujet migrant, variante d'une figure longtemps écartée de son histoire et de sa culture : le truchement, dont l'anthropologue Serge Bouchard[25] et l'historien Gilles Havard[26] ont restauré la figure, mais dont on n'a pas encore mesuré les possibilités dans le monde contemporain. Sans doute faut-il explorer et découvrir plus avant ce qu'elle peut offrir.

---

21 Créé en 1963 en fusionnant trois institutions : le collège Saint-Ignace, l'Institut de technologie Laval et l'Institut des arts graphiques. Un des douze premiers collèges d'enseignement général et professionnel (Cégep) du Québec, avec l'objectif de favoriser l'accès gratuit des Québécois aux études supérieures, tout en faisant cohabiter un secteur préuniversitaire et un secteur technique. Plusieurs cégeps deviennent aussi des centres de transfert de technologie dans la localité.

22 Née Rivka Ajzersztejn ou Eiserstein (1939-2021), écrivaine, historienne et sociologue.

23 Avec Marco Micone et Lamberto Tassinari, elle a collaboré à l'aventure culturelle de la revue *ViceVersa.*

24 Mot qu'elle ne définit pas mais qui l'identifie au monde et à la langue française où elle loge, son habitacle si je puis dire. Les citations de ce paragraphe sont tirées du livre *Les ombres de la mémoire.*

25 Serge Bouchard et Marie-Christine Lévesque, 2011, *Elles ont fait l'Amérique,* Lux et 2014, *Ils ont couru L'Amérique,* Lux.

26 Gilles Havard, 2016, *Histoire des Coureurs de bois, Amérique du Nord 1600-1840*, Indes Savantes et, 2019, *L'Amérique fantôme, Les aventuriers francophones du Nouveau Monde,* Flammarion Québec.

Un domaine littéraire à explorer et développer

Les exercices analytiques, dont le roman de Caroline Dawson et les poèmes d'Elkahna Talbi sont le point focal, ne disent rien de définitif à propos de l'écriture migrante (poésie, roman, essai), laquelle atteste de la vitalité de la littérature québécoise. Quelques livres ne font pas une littérature. En tant que domaine qui demande à être connu, cette écriture élargit la portée de la littérature québécoise. Il reste beaucoup à découvrir à son propos. Je souligne que cette écriture n'est pas restreinte à l'immigration, ce qui la scinderait entre les immigrants et les résidents. Les expériences migratoires de Québécois en France (Mélika Abdelmoumen), aux États-Unis (Marie-Claire Blais, Louis Hamelin), au Moyen-Orient (Guillaume Lavallée) font donc partie de cet ensemble.

Cette écriture n'est pas monolithique et son domaine n'est pas fermé sur lui-même. Qu'elle explore les ruptures passées et les blessures actuelles, les divisions intérieures et les mobilités sociales, ses options sont ouvertes, ses possibles sont devant elle. Certains disent qu'elle s'est refermée et qu'elle a vécu. Il faut la chercher dans ses projets poétiques touchant les formes et les matières littéraires, et dans ses projets créateurs relatifs à la société, à ce qui a trait à la transformation du rapport social habitant/migrant, dont on n'a pas fini de cerner la complexité, la multiplicité. Cette écriture ouvre sur les sources et ressources de l'énonciation et du dialogue logées au fondement de la littérature.

Datation de l'écriture migrante

Pour dater ce phénomène, on peut consulter Michel Biron, François Dumont, Élizabeth Nardout-Lafarge, 2010, *Histoire de la littérature québécoise*, Boréal, où plusieurs pages lui sont consacrées. Les auteurs attestent d'une transformation visible de la littérature québécoise au cours des années 1980. Elle coïncide avec des flux migratoires de plus en plus importants, le mouvement critique de la postmodernité et une nouvelle captation imaginaire.

Un autre point de vue retrace les écrivains immigrants depuis le 19e siècle : Daniel Chartier, 2002, « Les origines de l'écriture migrante. L'immigration littéraire au Québec au cours des deux derniers siècles » dans *Voix et Images* 27/2, 303-316. Dans cet article comme dans l'introduction de son *Dictionnaire des écrivains émigrés au Québec 1800-1999*, (2003, Nota Bene), ce chercheur fait valoir une émergence de l'écriture migrante dans les années 1980.

Dans *Poétique de la politique* (2010, article tiré du livre de Fulvio Caccia cité ci-dessus), Simon Harel est attentif au « rôle immense » joué par les écrivains de l'immigration italienne dans l'émergence de l'écriture migrante, un phénomène de prise de parole et d'interjection culturelle, qu'il rattache à la publication de la revue *ViceVersa* à partir de 1983, de même qu'à Marco Micone, Lamberto Tassinari et quelques autres qui font « le deuil de leur ethnicité » pour imaginer un nouveau collectif québécois.

Dans *Nous autres, les autres* (2011, Boréal), Régine Robin distingue l'écriture migrante, de l'écriture immigrante et l'écriture métisse. Elle avance que cette écriture coïncide avec la parution de son roman *La Québécoite* en 1983, et qu'elle est définie par du passage, du disparate, de l'hybride, de l'itinéraire. Elle se situe aux limites, aux périphéries, et serait en partie « marrane », quand elle cherche à échapper aux enfermements. Cette écriture ouvre des possibles.

Desjardins
Caisse du Centre-nord de Montréal

Les moulins de l'Île de la Visitation au Sault-au-Récollet

Trois cents ans d'histoire à célébrer en 2026!

Une exposition virtuelle comprenant 20 pages *Histoires*, autant de capsules vidéo, des illustrations originales et de nombreuses photos d'archives.

Une réalisation de la **Société d'histoire d'Ahuntsic-Cartierville**
rendue possible par un investissement de **Musées numériques Canada.**

histoiresdecheznous.ca/v2/moulins-ile-de-la-visitation_mills/

www.lashac.com Retrouvez-nous sur **facebook.com/societehistoireAC**